

Fleurs champêtres

Robertine Barry (Françoise)

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Préface

J'ai toujours eu les préfaces en horreur et cependant, je me surprends à en écrire une. Mais j'ai cru que ce petit bouquin avait besoin d'être précédé d'un mot d'explication, et c'est là mon excuse.

L'odeur du terroir qu'exhale ce recueil de nouvelles est fortement accentuée et pourrait sembler exagérée ou surchargée peut-être, si je ne me hâtais d'expliquer que j'ai voulu recueillir en un faisceau d'historiettes, les traditions, les touchantes coutumes, les naïves superstitions et jusqu'aux pittoresques expressions des habitants de nos campagnes avant que tout cela n'ait complètement disparu. La plus grande partie de ma vie s'étant écoulée « près de la Terre, de la bonne, saine, belle et verte terre » comme le disait le génie disparu qui fut Guy de Maupassant, j'ai eu l'avantage de peindre sur le vif, ces scènes rustiques dont la fidélité et l'exactitude des tableaux sont le seul mérite.

Si mes petites Fleurs champêtres font connaître et aimer aux habitants des villes les moeurs simples et douces de nos campagnes, si elles évoquent dans l'âme de ceux qui y ont demeuré un souvenir ému des beaux jours d'autrefois, c'est plus qu'il ne m'en faut pour ma récompense.

Françoise.

Avril, 1895.

Chapitre 1 Le mari de la Gothe

« Quel temps écrasant ! Nous allons avoir de la pluie, c'est sûr. »

— Sitôt dit, sitôt fait. Une large goutte vient de tomber sur mon nez. Dieu sait comme nous allons être arrosées !

— Excellente raison pour se hâter de chercher un abri. Ce petit chemin de travers conduit à la demeure de la mère Madeloche, notre plus proche voisine. Suis-moi vite et nous y serons avant l'orage.

C'était par une forte chaleur de juillet.

Le soleil avait dardé ses brûlants rayons avec une ardeur telle qu'on aurait pu se croire aux jours de Phaëton rasant la terre au risque de l'embraser. Lourde, étouffante était l'atmosphère, et les poumons rendaient avec effort l'air qu'ils aspiraient. La terre, enfiévrée, avait soif d'eau, de fraîcheur, de rosée ; les plantes, recouvertes d'une épaisse poussière, avaient perdu leur verdeur printanière et paraissaient flétries avant le temps.

Subitement le temps s'assombrit et, du fond de l'horizon, montèrent des nuages menaçants. Le grillon cessa son cri-cri sous l'herbette, comme l'oiseau son chant dans les bois. Dans les prés, les animaux s'éveillaient de leur torpeur et regardaient au loin, inquiets, dans l'attente d'un événement pour eux inconnu, tandis que leur langue rugueuse pendait, haletante.

À la campagne, où l'on entend d'ordinaire plutôt les voix de la nature que le bruit des hommes, l'heure qui précède la tempête est une heure solennelle.

Et quand tout se tait, les insectes, les oiseaux, que la brise ne murmure plus dans les feuilles, un grand silence se fait, majestueux, troublant comme le recueillement qui devra préluder à la fin de toutes choses créées, la dissolution des éléments.

Tout à coup, l'orage éclate, violent, terrible, comme une colère longtemps contenue. Le vent recouvre sa voix, mais ce n'est plus le doux trémolo des feuilles sous la ramée. Il se lève en longs sifflements, châtiant ces mêmes arbustes qu'il caressait tout à l'heure : le grand maître n'a plus d'amour. Les frêles saules ploient et demandent grâce : courbés et pleurant, ils ne résistent plus, tandis que le peuplier indomptable lance encore aux nues son insolent défi.

L'orage se déchaînait dans toute sa force au moment où les deux jeunes filles, qui venaient d'échanger le petit dialogue qui précède, atteignaient en courant une maison basse et longue à toit pointu, blanchie à la chaux, aux épais contrevents soigneusement retenus aux murs par des charnières en cuir.

Une femme déjà dans l'âge, droite encore en dépit des années, vint répondre aux coups pressés des promeneuses. Elle était vêtue d'une robe d'étoffe du pays de couleur sombre et une câline blanche à larges garnitures ne cachait qu'à demi ses cheveux grisonnants ; un tablier de coton à carreaux bleus et blancs complétait sa toilette.

La mère Madeloche eut un bon sourire de bienvenue en reconnaissant Louise Bressoles, fille d'un riche propriétaire du village, qu'elle avait connue tout enfant.

— Entrez, entrez, mesm'zelles, dit la bonne vieille. Queu temps pour des chréquiens d'être dehors quand y mouille comme

ça !

— C'est terriblement beau, dit Madeline, s'attardant sur le seuil de la maison à contempler les ravages de l'ouragan. Qui aurait prévu ce bouleversement, il y a quelques minutes ? On a souvent comparé aux vents des passions…

— Entre vite, cria Louise, tu feras de la philosophie tout à ton aise, bien abritée sous le toit hospitalier de la bonne mère Madeloche.

— Entrez, entrez, mam'zelle, vous allez tout maganner votre belle robe et vous mettre trempe comme une navette. C'est un orage qui sera ben meilleur pour le grain et qui va faire minoter les pataques, allez ! Assisez-vous. C'est pas souvent qu'on a l'agrément de votre compagnie.

— Merci, mère Madeloche. La santé va toujours à ce que je vois. Voici ma cousine Madeline, dont vous avez connu la mère, ma tante Renaud, avant qu'elle aille demeurer à Québec.

— Comment, madame Renaud ? Une bonne petite dame si avenante ! Elle qui avait toujours la tête pleine de saluts et que j'ai bercée dans son ber quand alle était toute petite. Si c'est-y Dieu possible que c'te grande demoiselle-là, c'est sa fille ? Ça fait vieillir, allez !

— Cependant, vous êtes encore toute gaillarde, la mère, comme à l'âge de vingt ans.

— Sont-y charadeuses un peu ces demoiselles des villes, répondit la vieille, intérieurement flattée du compliment. J'aurai soixante-dix ans vienne le mois des récoltes, et d'puis la mort du défunt, j'sus pas vigoureuse comme avant, y s'en manque.

Tout en parlant, la bonne femme avait repris sa quenouille chargée de lin, dont elle passa le manche dans la ceinture de son tablier et le fil se mit à fuir entre ses doigts agiles.

— Comme c'est joli un rouet ! et comme j'aimerais mieux filer que travailler à nos éternelles broderies, exclama Madeline. Mais que faites-vous donc là, mère Madeloche ? ajouta-t-elle, comme la vieille promenait son fil sur les petits tenons de fer formant des pointes allongées et recourbées à leur extrémité supérieure.

— Je remplis l'fuseau égal tout du long ; si je ne changeais pas le brin de place sur les dents des ailettes, le fuseau, voyez-vous, ne s'emplirait que d'un bord.

— Et cette grosse vis en bois au bout du rouet ?

— Ça mam'zelle, c'est la chambrière qui règle le fil pour ne pas le laisser aller ni trop dru ni trop court ; quand le rouet avale trop j'la serre ou j'la desserre au besoin. L'annoi, c'est la petite roue au bout du fuseau ous' qu'on fait prendre la corde qui fait r'virer la grande. Icite, ou's que j'mets le pied, c'est la marchette qui met tout ça en mouvement. Et c'te petite écuelle en bois, plantée près de la chambrière, ça s'appelle la gamelle ; vous voyez, il y a encore de l'eau dedans, c'est pour glacer la chaîne de temps en temps.

— Bien intéressant, mère Madeloche. Et comment appelez-vous cette petite tournette à côté de vous, là ?

— Mé ! un dividoué, ma chère demoiselle, un dividoué pour y mettre la fusée quand alle est filée. Hé ! mon sauveur ! comme ça changé ! De not' temps, une fille aurait pas pu trouver à se ma-

rier, même les plus grosses demoiselles, sans savoir conduire son rouet comme i faut.

†††

L'appartement, où les jeunes filles et la mère Madeloche se trouvaient réunies, était une vaste pièce formant le corps principal du logis, et servant à la fois de salon, de salle à manger, de chambre à coucher et de cuisine.

Figurez-vous des murs blanchis à la chaux, des plafonds traversés par de grandes poutres ; de longues perches accrochées transversalement à ces poutres et servant de séchoir ; une longue table de sapin blanc, le lit dans un coin, recouvert d'une courtepointe aux couleurs variées et entouré de rideaux bien blancs, à la tête duquel se trouve une fiole pleine d'eau bénite attachée par un cordonnet de laine à un clou.

Près du lit, un grand coffre, – le siège préféré des amoureux, – quelques pauvres chaises, et vous avez, à peu d'exceptions près, l'intérieur des maisons de nos cultivateurs.

À la place d'honneur, bien en vue, sur un carré de papier peint ou d'un journal à fortes enluminures, est suspendue la croix de tempérance, toute noire et tout unie, sévère d'apparence, comme les engagements qu'elle rappelle. À côté de la croix, une grosse branche de buis bénit encore parée des fleurs de papier bleu, blanc et rouge qui l'ornaient au dimanche des Rameaux.

Dans la cheminée tout enfumée, sur les cendres demi éteintes, une chaudronnée de pommes de terre achevait de bouillir pour le repas du soir. Le dressoir étalait les assiettes de faïence bleue, bien alignées et luisantes comme une fine porcelaine.

Près de la porte, sur un petit banc, deux grands seaux de forme oblongue, les habitués de la fontaine creusée tout près du jardin potager, derrière la maison.

De cet intérieur se dégage une odeur de pain cuit sous l'âtre, de branches de sapin dont on frotte le plancher et d'où monte encore un parfum de forêt qui embaume…

Tout a un air simple et rustique bien en rapport avec les moeurs primitives et la naïve simplicité des habitants de nos campagnes.

†††

La pluie tombait toujours, fouettant les vitres avec rage ; par les fenêtres mal jointes, l'eau filtrait jusque sur le plancher.

— Croyez-vous que l'orage dure longtemps, la mère ?…

— Non, mam'zelle, y a une éclaircie dans le sorouet ; mais tout de même, la semaine va être tendre, car l'Évangile s'est farmé au nord, dimanche dernier. Holà ! la Gothe, viens servir à ces demoiselles de la crème et du laite. C'est tout ce que j'ai à vous offrir, mé c'est donné de grand coeur.

À l'appel de la mère Madeloche, un pas lourd se fit entendre et celle qu'on appelait la Gothe descendit à reculons l'échelle du grenier. C'était une robuste gaillarde d'environ trente ans, à la mine grasse et réjouie. Elle s'avança en saluant gauchement, riant avec bonasserie aux questions amicales de Louise, chez qui elle avait été servante pendant plusieurs années.

— Vous êtes avec votre grand-mère maintenant, la Gothe ? C'est moins fatiguant que d'aller en service, je suppose ?

— Oh ! j'vas m'engager encore, mais c'te fois-cite, c'est à la longue année, reprit la Gothe, en découvrant une rangée de dents larges et épaisses.

— Que veut-elle dire ? interrogeaient les yeux de Madeline, en regardant son amie.

— Vous allez vous remarier ? demanda Louise traduisant ainsi, pour le bénéfice de la citadine, l'expression bizarre de la Gothe.

— Oui, eune folie ! grommelait la grand-mère, comme si alle s'était pas fait assez battre déjà avec son vieux.

— Ah ! ben, de la peau de femme on en verrait d'accrochée partout qu'on se marierait toujours.

— Vous n'avez donc pas été très heureuse avec votre premier mari, ma pauvre femme ?

La vieille se chargea de répondre :

— Mé, i ne l'a pas prise en traître, mam'zelle. Le père Duque, son défunt, avait déjà fait mourir deux femmes de cruyautés et de misères : on y a dit ça ben des fois, mais alle voulait écouter personne et elle l'a marié malgré Dieu et ses saints.

— Badame ! si ça n'avait pas été moi, c'en eusse été un autre !

— Comment, exclama Madeline, mais vous n'étiez pas obligée de vous sacrifier pour une autre ?

— C'était ma destinée, répartit la Gothe en haussant les épaules.

Le dernier mot était dit.

Comment se fait-il que le fatalisme soit si profondément enraciné chez nos paysans ? La destinée, c'est la grande chose qui explique tout, qui clôt toute discussion, qui console de tout. Un malheur est-il arrivé ? On ne parle pas des moyens qui auraient pu le prévenir, on ne songe même pas à se précautionner pour l'avenir, tout est résumé simplement par : c'était la destinée.

Inutile de s'opposer à telle dangereuse entreprise ; si le destin le permet, l'auteur en reviendra sain et sauf ; sinon, rien ne saura le garder du danger, il faut que son sort s'accomplisse.

Qui pourrait dire qu'ils ont complètement tort ? Malgré le grand combat qui s'est livré entre le fatalisme et ce sens intime témoignant d'une liberté absolue dans toutes nos actions, qui peut affirmer que ce dernier soit victorieux partout ? Il est des événements indépendants de la volonté, prévus de toute éternité et dont les vaines précautions humaines ne sauraient empêcher le dénouement.

Tout en parlant, la jeune veuve avait recouvert la table d'une nappe de toile, orgueil de la ménagère canadienne, rude au toucher, il est vrai, mais d'une blancheur immaculée. Puis, traînant ses pas jusqu'à la laiterie, elle en revint bientôt avec deux grandes terrinées de bon lait frais, recouvert d'une crème épaisse et appétissante ; et soulevant le couvercle de la huche, elle en retira un pain énorme, croustillant et doré, qu'elle coupa ensuite en larges chanteaux pour les deux jeunes filles.

— Mangez à votre réfection, mes belles demoizelles.

Et reprenant son tricotage en se rasseyant :

— Oui, continua-t-elle, comme si cette heure de tempête avait réveillé dans son âme le souvenir de ses jours orageux, qu'il y en a des hommes mauvais ! c'est moi qui connais ça ! Ben souvent que le mien m'a fait des bleus sur les bras et sur tout mon corps. I m'massacrait de coups ; ben souvent qu'y m'a cogné la tête amont le mur et qu'y m'a renfermée dans son grand coffre sans me donner à manger. Sainte bénite ! comme on peut faire pâtir une pauvre femme sans la faire mourir ! j'peux ben l'dire à c'te heure que c'est faite…

— Avec ça qu'y était jaloux comme un pigeon, repartit la grand-mère.

— Comme j'l'haguissais ! comme j'l'haguissais ! reprenait la Gothe, tandis qu'une lueur fauve s'allumait dans ses grands yeux pâles.

Une rage sourde s'emparait de tout son être et la secouait au souvenir de ses douleurs passées. Cette figure, si placide tout à l'heure, se revêtait d'une expression menaçante ; ses narines s'enflaient et frémissaient sous l'empire d'une puissante émotion ; cette bouche, qui souriait si béatement, se crispait maintenant et les longues aiguilles de son tricot s'entrechoquaient brusquement entre ses doigts nerveux. Les années, la mort même, n'avaient rien fait oublier, tant l'épreuve avait été cruelle, et les épaules saignaient encore sous le joug de ce dur esclavage.

Peut-être était-il sous l'influence de la boisson et pas toujours responsable de ses actes, dit Louise, qui sentait un vague besoin d'excuser une brutalité si féroce.

— Non, répondit durement la Gothe. J'aurais donné avec plus de contentement tout l'argent de ma gâgne pour qu'il se saoûle, parce qu'il était toujours meilleur pour moé quand y avait un coup dans la tête. Mé, j'cré que la mauvaiseté et le plaisir de m'-martyriser l'empêchaient de se mettre en train, vu que je pouvais me sauver dans ces escousses-là et qu'i voulait jamais m'avoir plus loin que la longueur de son bras.

— Combien d'années a duré ce supplice ?

— Huit ans, mam'zelle, huit ans qui ne finissaient plus à le servir, à travailler pour lui et à endurer toutes sortes de cruyautés. Ça t'y été long ! ça t'y été long, bénite Maria ! On n'en meurt pas, pi c'est toute. C'est lui qui est mort avant, là, tout d'un coup, sans avoir le temps de s'recommander au bon Dieu ni à personne. Il était assis dans la grande chaise, près du fouyer, et en se penchant pour prendre un tison pour allumer sa pipe, i ne s'est plus r'levé. Quand Toinette, la fille du premier lit, s'en a-t-aperçue, i avait déjà les mains et les pieds, sous l'respect que j'vous dois, frettes comme une belle glace et i ne gigottait pu que d'un oeil. On a couru au prêtre vite et vite. Comme M. l'curé s'en r'venait à la course pour y donner l'extramonction, y a fallu que c't'entremetteux de Jacques Bonsens aille y dire à la porte que le défunt était fini. M. l'curé y a dit comme ça : Malheureux, pourquoi que tu m'as dit ça ? Et y a r'viré sur ses pas : i aurait pu au fin moins l'confesser.

— Comment aurait-il pu le confesser, puisqu'il était mort ?

— Mé, est-ce que vous ne savez pas, mam'zelle, vous si bien éduquée, que du moment qu'un homme n'est point mort quand M. l'curé laisse son presbytère pour aller le voir, qu'i a toujours

l'pouvoir de le faire r'venir assez longtemps pour entendre sa confession ? Seulement i faut point dire au prêtre qu'i est mort, parce que dans ce temps-là, i peut pu rien faire.

— Avez-vous eu peur de votre défunt mari ? demandait curieusement Madeline que cet étrange récit intéressait vivement.

— Non, répondit-elle rageusement. Celui qui l'tenait ous' qu'i était de l'aut' côté l'tenait ben, je vous l'assure... M. l'curé voulait que j'y fasse dire des messes, mais j'le connaissais mieux que lui, et j'savais ben que l'défunt était si entêté qu'i ferait son temps sans s'faire aider de personne, d'moé surtout.

La pluie avait cessé de tomber. Quelques nuages, chassés par le vent, couraient encore ça et là à travers le firmament, mais le soleil frais et radieux, au sortir de son bain, envoyait gaiement à la terre, du bout de l'horizon, son dernier baiser avant de s'endormir.

— Étiez-vous à la maison quand mourut votre mari ? demandait encore Madeline.

— Non, je lavais au battoite à la petite rivière... ça m'a fouté une tape, allez ! quand on vint m'dire que l'défunt était trépassé... Mé, j'peux ben dire, ajouta la Gothe, retrouvant tout à coup son gros rire niais, que ça été la dernière qu'i ma donnée !...

q

Chapitre 2 Le baiser de Madeleine

Elle lui avait promis de l'embrasser au Jour de l'An.
À la Notre-Dame, quand on avait présenté le bouquet à Baptiste Dumont et à Sophie, sa femme, il y avait eu grande fête, grand bruit et grand rassemblement.

Toute la jeunesse de St. Paul s'en était donné à cœur joie jusqu'à la pointe du jour et lorsqu'au moment de se séparer, Pierre, qui venait d'apprendre de la bouche même de Madeleine que ses voeux étaient agréés, Pierre, un peu grisé par les rondes et le grand œil flamboyant de sa belle, avait voulu mettre un baiser sur ses joues fraîches et rosées. Prestement Madeleine se déroba à l'étreinte et d'un ton résolu :

— Non ! Pierre, non ! Aujourd'hui, ce serait mal, mé, au Jour de l'An, tout le monde s'embrasse...

Et c'était aujourd'hui le premier janvier.

Madeleine s'était couchée la veille avec une crainte vague, une douleur sourde au cœur, qui empoisonnaient cette félicité rêvée du premier baiser, si pur, si chaste, qu'on peut se le rappeler toujours sans jamais rougir.

Le soir de la minuit, elle avait accepté pour revenir à la maison, l'escorte du jovial Pitre, le fils du maire, qui, à la porte de l'église, lui avait dit si galamment :

— Mamzelle Madeleine, j'pourrais-ti vous piloter jusqu'à chez vous ?

Vainement la pauvre enfant avait cherché du regard parmi la foule compacte, attroupée sur le perron, celui-là seul qu'elle eût

choisi pour compagnon de route, mais aucun visage ami n'était venu rencontrer le sien.

Personne ne se détachait du groupe pour venir la réclamer, et malgré son attente anxieuse, ses hésitations, – disons mieux, ses regrets – il lui fallait accepter le bout de reconduite offert par le gros Pitre.

— Allons, fillette, allons ! avait dit le père, qui prenait déjà les devants avec sa robuste moitié, dépêche, dépêche, c'est point l'heure de fafiner.

La grande route longeait pendant quelques arpents, le modeste cimetière rural, et puis, brusquement, le chemin tournait tout à coup pour s'enfoncer, droit comme une flèche, entre deux rangées de maisons bâties irrégulièrement, éparpillées, ça et là, dans les grands champs.

C'était là, à ce coude, que, revenant en toute hâte avec une lanterne emportée pour elle, sans doute, Pierre devait croiser Madeleine. Dans sa précipitation il l'avait heurtée rudement : puis, quand il l'avait reconnue, quel regard de douloureuse surprise, de reproche, et enfin de colère, elle rencontra ce soir-là, au coin tournant du cimetière.

— Si au moins, j'avais pu le revoir, se disait-elle, lui expliquer tout, il m'aurait mieux comprise…

Rien, rien. Depuis la rencontre fatale Madeleine n'avait point revu Pierre.

Un violent accès de toux avait rendu pâlottes les joues rosées de la jeune fille, en la condamnant à garder la maison toute la se-

maine… Il fallait donc abandonner l'espoir de le revoir à la grand'messe le dimanche.

Et voilà comment, au matin du premier janvier, le cœur de Madeleine, agité de sentiments divers, battait à rompre sous son corsage rouge écarlate.

— Hé donc ! dit sa mère, surveillant les apprêts de sa toilette, pourquoi ne mets-tu pas ta robe de mousseline française toute neuve ? Quand on étrenne le premier de l'an, ça porte chance, tu sais, pour tout le reste de l'année.

— J'la mettrai betôt, dit Madeleine, avec embarras, j'ai peur d'la savater…

C'était avec cette robe rouge qu'il l'avait aimée à la veillée du 8 décembre. Peut-être en la retrouvant aujourd'hui comme elle était ce soir-là, oublierait-il son infidélité apparente, lors de la Minuit ? Sa colère fondrait sans doute en la voyant si jolie.

Mais s'il n'allait pas venir ! Cette pensée seule la faisait défaillir. Et ce baiser qu'elle avait promis et s'était fait fête de lui donner, s'il allait le dédaigner, quelle honte !

Déjà tout est en mouvement dans la maison : les petits commencent à se promener avec des cris de joie, comparant, admirant, pleins de reconnaissance au petit Jésus pour les cadeaux dont il a rempli leurs bas de grosse laine.

Bien sûr ces grosses pommes, veinées de rouge, venaient en droite ligne des vergers du paradis, mais ces bâtons de crème ressemblaient merveilleusement à ceux que les cavaliers de Madeleine avaient l'habitude de jeter dans son tablier.

La maison est propre, bien rangée ; les ustensiles de cuisine, tous frottés, reluisent comme de l'argent au mur où ils sont suspendus.

Une grosse chatte ronronne doucement sur la pierre du foyer, les yeux demi-fermés, avec un sentiment de bien-être, dans cette chaude atmosphère encore tout impreignée du fumet délicieux des festins que l'on y a préparés la veille.

Bien qu'il soit encore de fort bonne heure, puisque l'on s'éclaire à la lueur des lampes, les visiteurs sont attendus d'un moment à l'autre.

Il en est même qui commencent la tournée des parents et des amis immédiatement après le coup de minuit.

Déjà l'on attend au dehors les tintements joyeux des clochettes ; les claquements stridents du fouet dans la main des robustes « maquignons, » des rumeurs de voix qui résonnent dans l'air matinal.

Puis, un grand bruit de carrioles devant la porte qui s'ouvre toute grande pour recevoir les nouveaux arrivants.

Ce sont les fils, les brus et les petits-enfants de Baptiste Dumont qui viennent souhaiter la bonne année aux vieilles gens.

— Entrez, entrez, crie Baptiste Dumont, je vous la souhaite bonne heureuse, mes gars, et l'Paradis à la fin de vos jours !

La porte est restée toute grande ouverte. Tous s'y engouffrent bruyamment ; les hommes d'abord, avec leurs énormes capots de chat sauvage, serrés aux reins par leurs ceintures fléchées et te-

nant encore dans la main gauche le fameux fouet dont la mèche retombe maintenant sur le plancher.

Les femmes, la tête recouverte de « tarèse » en velours, à large bordure de vison, tiennent dans leurs bras d'informes paquets, dont on soupçonne le contenu bien que le volume soit exagéré par le nombre des courtes-pointes qui servent d'enveloppes. En effet, les vagissements ne tardent pas à confirmer la présence de bébés au maillot.

Du cabinet voisin accourt un groupe d'enfants et d'un commun accord ils se jettent à genoux. L'aîné, prenant la parole au nom de tous les membres de la famille, sollicite la bénédiction paternelle.

Baptiste Dumont ôte respectueusement sa tuque de laine grise et au milieu d'un religieux silence, trace un grand signe de croix sur ces fronts inclinés.

La chatte, que cette invasion a arrachée à sa douce somnolence, s'est réfugiée sur le haut de l'armoire ; le dos en arc, le poil hérissé, elle surveille, entre deux pains de sucre, les scènes diverses du premier jour de l'année.

— Ousqu'est Madeleine, demandent quelques voix ?

— Alle est point ben vigoureuse, dit la mère Sophie avec un soupir. Ce qui ne l'impose point de vaquer dans la maison. Même qu'elle m'a aidé à fricoter toute cette semaine. C'est un gros rhume qu'elle a-t-attrappé quand on a fait boucherie.

— C'te jeunesse, dit le père Baptiste en abaissant sur son bougon de pipe son capuchon en ferblanc perforé, c'est imprudent ! On dirait que ça cherche leur coup de mort !

Madeleine fait enfin son apparition. Il y a une telle explosion de joie en la voyant, les souhaits sont si sincères, si spontanés, la gaieté est si vive et si franche sur toutes les figures qu'elle est contagieuse, et son pauvre cœur se reprend à espérer plus fort que jamais.

Non, il est impossible que le malheur la frappe en un jour comme celui-là.

Les bouteilles sont déjà sur la table. Du whiskey blanc pour le sexe fort ; de la liqueur de « peppermint » et des bons « sangarees » pour les femmes.

Les croquignoles, généreusement saupoudrées de sucre blanc, qui dormaient dans les jarres en grès sous le grand lit dans la chambre de compagnie, sont arrachées à leur cachette et s'empilent sur la table. On donne aux enfants de grosses galettes, bourrées d'anis, à la croûte brune et bien glacée, qu'ils lèchent avidement avant de les entamer.

On trinque avant le déjeuner, on trinque après, on trinque tout le long du jour enfin, avec les amis, les connaissances qui viennent souhaiter la bonne année.

Le Jour de l'An, les libations sont permises, et comme le dit pittoresquement Baptiste :

— Aujourd'hui, vous savez, les amis, on ne mouille pas la croix.

C'est-à-dire qu'en cette occasion exceptionnelle, on ne croit pas manquer aux obligations de la croix de tempérance en prenant un p'tit coup.

Tout le jour, ce sont des allées et venues continuelles. On entre en groupes de cinq, six et même davantage. On se fait des accolades à la ronde ; la fraîche « câline » de Sophie en est toute fripée. Et dans la bouche de chacun on entend le vieux souhait dont personne n'a songé à changer la naïve tournure :

Bonne et heureuse année !

Madeleine s'est placée près de la porte, pour voir plus vite son beau Pierre quand il entrera… s'il entre. Chaque coup de gros marteau lui retombe affreusement sur le cœur. C'est à peine si ses jambes la supportent pour aller au-devant des nouveaux venus.

Un à un, elle les regarde passer devant elle, et à chaque fois, elle retombe sur son siège, plus brisée, plus cruellement désappointée.

Par moments, le sang monte en jet jusqu'à ses joues singulièrement creusées depuis le matin et plus blanches qu'un suaire ; des sueurs froides mouillent jusqu'à la racine de ses cheveux blonds.

Mais elle est brave jusqu'au bout. Elle force ses lèvres crispées à se détendre dans un sourire, et ses yeux brillent avec d'autant plus d'éclat que la fièvre y a allumé d'étranges lueurs.

La toux l'a reprise plus déchirante et plus opiniâtre. Sa respiration sifflotante ferait mal à entendre si elle n'était couverte par le bruit des voix, le cliquetis des verres qui s'entr'choquent avec tant d'entrain.

C'est fini maintenant, elle l'a assez attendu. C'est assez souffrir.

Quand même il viendrait encore, elle lui refuserait, là, devant tout le monde, ce baiser qu'elle lui avait promis.

Et elle court s'asseoir dans un coin de la vaste cuisine, sur le grand coffre, où elle se trouve dissimulée dans la pénombre des grands rideaux de lit.

— Allons, disait encore le père Baptiste, aux anciens amis, qui s'apprêtaient à prendre congé de lui, il ne sera pas dit que vous partirez de chez Baptiste Dumont, rien que sur enne jambe, venez prendre un aut'coup.

... Il est près de six heures ; les visiteurs se font plus rares, moins nombreux.

Après le souper, chacun veille en famille, de sorte qu'il ne faudra plus attendre personne.

Qu'a-t-on fait de la jolie Madeleine qui dansait si légèrement à la fête de la Notre-Dame ? Comment quelques heures ont-elles suffi pour ravager son frais visage et marquer ses beaux yeux doux et tendres, d'un cercle si noir ?

Elle se sent si malheureuse qu'elle voudrait mourir. Des sanglots, qu'elle dissimule mal dans des accès de toux, montent jusqu'à sa gorge. Son imagination énervée, surexcitée lui montre Pierre auprès d'une autre, de la petite Clairette, peut-être, qui a déjà tant jalousé son bonheur.

Son beau rêve d'amour finit avec l'aiguille qui doit marquer six heures au vieux coucou : Et de tout ce beau rêve, il ne lui restera plus qu'une horrible douleur au cœur, un vide immense au cerveau, les sensations de brûlures et d'agaçants frissons que produit la fièvre courant dans les veines...

Désespérée, elle se prit à pleurer et détournant ses yeux toujours fixés sur la porte, elle enfouit son front brûlant et sa jeune tête blonde dans les blancs rideaux du lit.

… À ce moment, quelques retardataires firent irruption dans la vaste cuisine.

L'un d'eux se détachant de ses camarades, autour desquels s'empressaient les maîtres de la maison, s'avança tout droit dans le coin où la pauvre Madeleine se sentait mourir.

— Madeleine, dit-il d'une voix émue et tremblante, j'ai voulu ne pas venir, tu sais, à cause de Pitre… j'ai pas pu. Veux-tu encore me souhaiter la bonne heureuse ?

Et elle, oubliant, comme oublient les femmes, toutes ses angoisses, toutes ses douleurs, trouvant encore dans son cœur un généreux pardon pour l'avoir tant fait attendre, tendit ses lèvres pour le baiser promis.

La prenant dans ses bras, bien doucement, bien tendrement, Pierre dit gaiement, d'une voix qui dissimulait mal son émotion :

— Beau-père, quand irons-nous chez m'sieu l'curé mettre mon premier ban avec Madeleine ?

q

Chapitre 3 Trois pages de journal

18 juillet. – Je broie du noir depuis trois jours.

Comme c'est horrible, cette sensation qui vous serre le coeur, vous suffoque, vous étouffe sans que vous puissiez au juste la définir.

On dirait qu'un grand malheur a passé dans la vie, que demain, demain, demain encore, tous les lendemains, on subira, au réveil, cette même impression douloureuse et irraisonnée ; on ne veut point reconnaître que ce spectre matinal est là, parce que c'est là qu'il a été laissé la veille.

Cela me rappelle Lucie Devery, cette jeune amie dont le mari est mort si tragiquement. Quand elle avait enfin pu s'endormir, ce n'était que pour se réveiller toujours trop vite, en murmurant dans un demi-sommeil :

— Mais qu'ai-je, mon Dieu ! qu'ai-je donc que je ne puis dormir !

C'est au chevet de son lit, que je compris cette étreinte de la douleur, s'emparant des facultés encore assoupies et les tourmentant jusque dans leur inconscience.

Mais moi, je suis folle.

Je n'ai rien, rien et cependant je ne puis me débarrasser de cette impression pénible que donne seule une grande souffrance ; j'ai pensé qu'en écrivant, cela me soulagerait peut-être. Et puis, tous ces rêves affreux, dans lesquels cette eau montante me poursuit sans cesse et va toujours m'attendre… Décidément, je suis nerveuse et très malade. Il faudra me soigner avec trois grains d'ellébore, comme autrefois.

Si on me demandait : de quoi la femme est-elle faite ? Assurément, je répondrais, comme je le crois :

La femme est un composé de sentiment, de perception physique et morale avec des fibres toujours vibrantes. Son âme est une harpe éolienne, à qui tous les bruits arrachent un son : gaieté, plainte ou sanglot.

Hier, je suis allée au champ, et avec les faucheuses j'ai tourné et retourné le foin, comme si le pain de mon souper dépendait de mon labeur. Ce caprice a d'abord fait rire, puis bientôt on m'a laissée tout entière à ma nouvelle besogne et les femmes ont repris la conversation que mon arrivée avait interrompue.

C'était un sujet triste : on se répétait les détails de cet accident, survenu il y a trois jours, qui a causé une si pénible émotion dans notre petite campagne.

Au village, le moindre événement fait grand bruit : un chien qui jappe fort, une voiture qui roule vite, et tout le monde d'être aux portes.

C'est bête, c'est bête de se tourmenter ainsi. Au reste, qu'est-ce que cela me fait à moi que ce jeune « gars » se soit noyé ? C'est triste, sans doute, et le désespoir de sa vieille mère m'a toute bouleversée.

Pauvre Juste ! c'était mon compagnon aux jours d'été de mon enfance, alors que nous courions tous deux sur les grèves, ramassant les plus jolis coquillages et nous enguirlandant de longues traînées de varech.

Quant, à travers l'épaisse poussière des villes, reparaît à mon esprit, l'éclatant panorama de ma chère campagne à la mer bleue, aux prés fleuris, je me revois toujours enfant, petite folle aux che-

veux flottants, fêtée au retour là-bas, choyée, adorée comme une petite reine, par les camarades de mes dix ans.

Et de tous ces amis d'autrefois, de Mélie, de La Toune, de P'tit Louis, c'est encore de Juste que j'ai gardé le meilleur souvenir. Peut-être, à cause de ces sifflets qu'il me taillait dans les branches d'aulnes bien tendres, bien flexibles et dont il assouplissait l'écorce, pour la détacher du bois, en la frappant à grands coups de couteau, son guénif, comme il l'appelait. Alors, je n'étais pour eux que La Tite, et c'est encore Juste, qui m'avait trouvé ce surnom, à cause de l'exiguité de ma taille.

Les années se sont succédées et tous nous avons grandi, durant plusieurs étés je retournai au village sans le rencontrer ; il avait gagné les chantiers d'en haut. Puis, le mal du pays l'avait repris et surtout cette passion de naviguer, qu'il tenait de son père, et il était revenu. Quel grand garçon cela faisait maintenant que le petit Juste, avec ses larges épaules, sa belle et franche figure, vraie figure de marin, aux yeux bleu de mer, au hâle chaud et doré produit par le soleil et l'eau salée. Surtout ce sourire, si bon, si doux, si enfant qu'on s'étonnait de le rencontrer sur ce visage d'homme.

Tous les matins, je le voyais passer sous mes fenêtres, descendant le petit sentier raccourci qui conduit au rivage. C'est fini maintenant, les champs verts ne le verront plus passer, et l'herbe croîtra là où la foulait son pied fort et vigoureux.

Il aimait trop la mer ; elle l'a convié à ses noces éternelles. Qui sait, si jalouse de son amitié, elle ne voulut pas déjà le punir d'une infidélité…

Le seul appui de sa mère, son seul amour après la mort de son mari, disparu, lui aussi, dans une nuit de tempêtes. Oh ! oui, c'est pour sa mère que j'ai ce chagrin.

— « Mon beau gas, mon beau gas, j'l'aimions trop, criait-elle sur la plage, les longues mèches de ses cheveux gris pendant, pêle-mêle, sous son large chapeau de paille. Redonne-moi son corps au moins, à c't'heure que tu me l'as fait mourir, traîteuse ! »

Mais la mer a gardé son amant. Elle veut le promener, le bercer sur la vague et bien doucement, bien tendrement, sans doute, effleurer ses cheveux blonds dans une longue caresse.

Qu'a-t-il dû penser, quand l'abîme mouvant s'entr'ouvrit pour le dévorer ? À qui a-t-il donné son dernier regard ? à ce ciel azuré ? à la petite église, se mirant tout près de lui, à son village ou à sa pauvre maison ?

Quand, dans un éclair, sa vie tout entière repassa devant ses yeux, revit-il, à cet instant suprême, nos gaies sarabandes sur les galets de la rive, si près de cette mer qui devait sitôt changer les rires en longs sanglots ? Eut-il un soupir, un regret pour ses jeunes années, pour cette coupe encore pleine qui allait se briser ?

À mes heures de noire tristesse, la vue du grand fleuve me faisait toujours du bien ; quand je contemplais cette nappe d'eau, si belle, si calme, si pure, je sentais mon âme se reposer et, petit à petit, une douce quiétude s'emparait de tout mon être. Même, à ces jours de révolte, quand les vagues bouillantes crachaient leur écume aux nues, comme elle m'apparaissait puissante, imposante, cette majesté terrible de la mer !

Aujourd'hui, qu'elle est douce et transparente, comme « le beau lac de Némi qu'aucun souffle ne ride », il m'arrive de songer combien cette limpidité cache de douleurs, combien elle ensevelit à jamais d'espérances maternelles et de promesses d'avenir. Et elle ne me fait plus de bien au coeur. Ah ! la « traîteuse » ! comme gémissait la mère Saurin.

20 juillet. – Hier, on a tenté l'épreuve du pain bénit de Pâques. La tradition veut que, si l'on jette sur les eaux un morceau de pain bénit à l'église le jour de Pâques, ce pain demeure stationnaire à l'endroit où se trouve le corps du noyé. Maintes fois, on a eu occasion d'essayer son influence et toujours, dit-on, le succès est venu récompenser une foi si vive.

C'est Ilré Chénard et sa famille qui avaient présenté le pain à l'église le jour de Pâques dernières, et Polline Chénard offrit, de grand coeur, un morceau de l'épaisse tranche bénite, enveloppée et conservée précieusement dans « l'équipette » du coffre.

Une partie du village, suivait, avec attention, du rivage, les détails de ce petit drame. La barque de Pascal emporta le pain jusqu'à l'endroit où l'on supposait que le pauvre Juste avait péri, puis, on le déposa sur l'eau. Le fragment tourbillonna quelques instants, redevint plus stable, ne suivant plus que le mouvement cadencé de la houle… Tous les yeux étaient rivés sur ces vagues, vers ce petit point qu'on devinait plutôt qu'on ne le voyait des bords ; lentement, il descendit le fleuve, descendit encore, suivi des barques, descendit toujours jusqu'à ce qu'il se perdit dans les hauts courants…

Déjà le crépuscule commence à couvrir la terre ; de ma fenêtre ouverte monte jusqu'à moi le bruit des rames, car, depuis l'heure

où le fils du pêcheur a disparu sous les flots, ces braves coeurs sont là, constants et infatigables, sondant les profondeurs des eaux, espérant toujours en retirer le corps inanimé de leur malheureux compagnon, le remettre à sa mère et lui donner une sépulture chrétienne dans la terre sainte.

Selon la croyance, l'âme du trépassé erre et souffre davantage quand sa dépouille mortelle ne repose pas en un lieu bénit, à l'ombre de la croix.

Des lumières s'allument le long des mâts et projettent au loin une lueur mille fois reflétée sur le miroir liquide. Si l'on pouvait oublier pourquoi ces flambeaux brillent, dans la nuit, d'une flamme dégagée de toute fumée par la distance et demeure vive et claire ; pourquoi ces embarcations glissent sur l'onde, laissant derrière elles un ruban argenté, ce beau spectacle attristerait moins.

Tous les moindres incidents de cette journée sont gravés pour jamais dans ma mémoire.

Le matin, j'étais descendue par l'étroit sentier, à travers champs, pour aller passer la journée sur le petit Cap au pied duquel la mer vient mourir.

C'est ma promenade favorite et mon endroit de prédilection ; le plus joli coin du monde pour moi. Un bouquet de sapins couronne le promontoire et procure l'ombre et la solitude désirables. En face, la mer s'ouvrant sur le golfe et donnant l'illusion de l'infini. En arrière, le petit village coquet, pimpant, avec ses blanches maisonnettes, ses champs débordants de riches moissons, et, dominant le paysage, la petite église à toiture rouge, dont le clocher svelte et élancé monte jusque dans les airs.

À ma gauche, encore la mer, pressentie plutôt qu'aperçue, à travers l'épaisseur des lourdes branches de sapin.

Ce fut, de tout temps, ma retraite la mieux aimée ; enfant, je cachais dans le tronc des arbres mes pauvres poupées mutilées dans mes courses aventureuses, et mille riens qui n'avaient de valeur que celle que je leur accordais. Plus tard, j'y cachais encore, non plus des jouets, mais les désespérances d'une heure, mes bonheurs d'un jour. Ils m'en gardaient un secret inviolable et solennel, et, quand la brise agitait au-dessus de ma tête leurs lourds rameaux vert foncé, on eût dit un sympathique murmure pour ces confidences, preuves indéniables d'une fidèle amitié.

Le long du petit chemin contournant les champs aux épis dorés, se trouvent des touffes énormes de rosiers sauvages que les cultivateurs respectent malgré l'espace qu'elles occupent sur leur terrain ; ce sont les restes d'anciens jardins, au temps des aïeux, quand le village n'était pas situé où il est aujourd'hui.

Il y a quelques années encore, des cheminées dispersées ça et là attestaient qu'on avait vécu en ces lieux, mais elles ont disparu une à une, et il ne reste plus que les roses. Rien de plus pittoresque que ces bouquets à travers les blés ; on dirait d'immenses corbeilles de fleurs décorant le paysage pour un jour de fête.

J'en cueillis plusieurs branches pour en faire une étude, selon le désir exprimé par mon amie Louisette.

J'avais les mains embarrassées déjà par mon chevalet et mes livres ; des roses s'échappaient sans cesse de mes doigts surchargés, alors je pris ma jarretière pour retenir les fleurs fuyantes.

Arrivée sur le Cap, je m'aperçus, qu'en dépit de toutes mes précautions, j'avais perdu mon bouquet. Et j'étais si vexée ! Des roses attachées par une jarretière, ça n'a pas le sens commun !

Il y a peu de touristes ici, peu sourtout qui connaissent cet étroit sentier à travers les blés, mais le hasard peut y amener quelqu'un aujourd'hui et impossible de se méprendre sur la provenance de l'objet perdu, car sur ce ruban violet, entre les deux agrafes, mon nom est brodé en toutes lettres :

Brune.

C'était bien ennuyeux assurément. On peut égarer un gant, un mouchoir, mais une jarretière ! Pour le moment, il ne s'agissait plus d'Édouard III, se parant de celle de la comtesse de Salisbury, et, tout en scrutant les alentours et les endroits où j'avais passé, j'enrageais de penser aux sottes plaisanteries auxquelles mon bouquet, entre des mains étrangères, pourrait donner lieu.

C'est alors que je rencontrai Juste pour la dernière fois. Il descendait pour apprêter sa barque, emportant son dîner dans une petite chaudière de ferblanc, à laquelle étaient accrochées une cuillère d'étain et une fourchette en fer battu. Un couteau pendait à sa ceinture dans une gaine de cuir. Sous son bras, un paquet, du pain sans doute, enveloppé d'une serviette de grosse toile grise.

— Bonjour, mamzelle, dit-il, en touchant à son béret de laine.

Le grand garçon rougissait parfois comme une petite fille ; c'était plaisir que d'observer sur cette mâle figure ces rougeurs subites, perçant le hâle qui la couvrait et ce jeune sourire qui avait quelque chose d'indéfinissable, doux et triste à la fois.

— Bonjour, Juste, répondis-je d'un ton qui n'était guère aimable.

— Votre oncle m'avait parlé pour la chaloupe, mamzelle. I voulait aller à l'île avecque. Elle est parée à c'te heure et quand i voudra la prendre, i n'aura qu'à dire le jour.

— Nous n'y allons plus maintenant, repris-je durement.

Encore une autre cause de mauvaise humeur que cette petite excursion à laquelle le caprice de ma tante nous avait fait renoncer. Mais je ne donnai aucune raison pour motiver notre refus.

— C'est bon, dit Juste, mais il ne souriait plus et il me sembla qu'il pâlissait aussi.

Puis, touchant à son béret, il s'éloigna d'un pas rapide. Et moi, je restai debout, au milieu du sentier, à le regarder, avec quelque chose, comme un remords me mordant au coeur pour lui avoir parlé si brusquement.

Je le regardais toujours... Comme il était beau et fort ! me rappelant ses grands yeux bleus, ce sourire naïf et triste, comme elle était belle cette tête, dont je n'apercevais plus alors que le profil net et pur se détachant dans l'espace.

Au remords qui m'avait saisie, vint se mêler comme un regret... Un regret ? je suis folle. Un regret, moi, pour ce fils de pêcheur !

Je n'ai pas retrouvé mon bouquet ; il doit être encore là, dans les hautes herbes, fané, brisé, sans parfum et sans vie.

Je suis retournée au Cap. J'ai mal tenu mon pinceau ce jour-là, ma main tremblait trop, et quand j'ai voulu lire, mes yeux,

obstinément fixés sur la même page, ne voyaient que des mots confus, des phrases sans suite, auxquelles je m'efforçais vainement de donner un sens.

Tout à coup, dans l'après-midi, retentissent des cris, des clameurs ; il se faisait un mouvement extraordinaire, inusité sur la place.

Je descends à la hâte ; une partie du village y était déjà assemblée ; les hommes poussaient hâtivement à l'eau les plus proches embarcations, des femmes couraient d'un groupe à l'autre, gesticulant et parlant toutes à la fois. Plusieurs avaient laissé précipitamment leur ouvrage, comme l'attestaient les bras encore nus des laveuses, les tabliers noués autour de la tête, en guise de coiffure.

— Qu'y a-t-il ? demandais-je au groupe le plus rapproché.

Toutes se tournèrent vers moi avec cet empressement des femmes à annoncer une nouvelle.

— Ah ! mamzelle, y s'est fait un malheur. L'grand Juste à la mère Saurin s'est neyé.

Je m'assis sur un rocher qui se trouvait là, et pendant quelques minutes, je n'entendis plus que le bourdonnement que produit aux oreilles, le voisinage d'une cascade. Peu à peu, ce bruit étrange cessa et je pus écouter Salomée Larouche qui me racontait ce qu'elle savait de l'accident.

— C'est les p'tits Roussel qui cueillaient des atocas amont les crans qui l'ont vu chavirer. I faisait pourtant pas un gros temps, seurment une guernasse et encore point de ces plus grosses. I avait trop de lesse dans sa chaloupe, l'vent a dû faire pencher

tout d'un bord et l'eau, en embarquant, l'aura fait caler tout d'un coup. C'est pas comprenable que l'grand Juste, qui nageait comme une sereine, a pas pu terrir. I a tombé à peu près la longueur de six pagées de clôture, en tirant par le nordêt ; mon bonhomme est d'avis qu'i sera resté entrepris dans queuque amarre et i le retrouveront sous sa chaloupe. Si les marsouins l'ont mordu, ben sûr qu'i ne resoudra point.

— Quiens ! v'la déjà la barque à Pascal qu'est rendue ; i s'en vont rester aras pour chater ousqu'on pense qu'i est tombé. On est dans les grandes merrées et l'eau est à son étale.

— C'est ben dommage, disait une autre, un si bon garçon à sa mère ! Alle m'disait encore hier qu'i avait jamais dit plus haut que son nom et qui y laissait jamais manquer de rien. C'est un vré mauvais sort qu'alle a la pauvr'créature, alle fait piquée ! Un mari, pi un garçon péris tous les deusse par la même affaire…

— Badame aussi, l'grand Juste, lui, y avait jamais voulu s'servir du morceau d'bois d'cèdre, que la mère Saurin voulait mettre dans sa chaloupe, pour le garantir des mauvais esprits et des malechances. I appelait ça des suparditions, mé faut jamais rire d'ces choses-là, ça porte pas en route. En avait-y eu de ces avertissations, mon doux Sauveur ! mé i voulait rien entendre. Voyez-vous, i avait ça dans les sangs, c'goût pour naviguer, ça y était naturel, rapport à son père.

— Un beau brin d'homme tout d'même, reprit Salomée. C'est la fille à maître Paul qui va pleurer toutes les larmes de son corps ; alle l'aimait tant qu'elle n'en voyait pas clair. Alle pouvait pourtant en faire son deuil, c'te singereuse-là, car i était point pour elle. Sa mère disait qu'a y connaissait pas d'blonde par icite,

mé, qué d'puis son arrivée des hauts qu'i était songeur comme si y avait laissé son amiqué par là.. Ma chère d'moiselle, si vous restez là plantée comme une estatue, vous allez prendre vot' coup d'mort, c'est certain. I commence à mouillasser.

En effet, la brise fraîchissait ; une pluie fine et serrée commençait à descendre sur nous. N'était-ce pas assez triste, Seigneur ? N'y avait-il pas assez d'eau dans la vie de la mère Saurin ?

Pauvre vieille ! c'est elle qui faisait mal à voir avec sa figure angoissée, ses yeux démesurément agrandis, laissant échapper sa douleur en cris rauques et déchirants. Trois ou quatre voisines, animées des meilleures intentions, lui répétaient à chaque instant :

— À la fin, i faut s'faire une raison, la mère... Son heure était arrivée... faut tous mourir, aussi ben aujourd'hui qué d'main...

À tout cela elle répondait :

— Laissez-moi tranquille, laissez-moi tranquille !

Dans les douleurs comme celles-là, les consolations sont des ironies puisqu'elles sont inutiles. Quand le malheur frappe subitement, ce qu'il faut alors, c'est le baume d'une sympathie sincère et affectueuse, c'est la pression d'une main amie qui vienne serrer la vôtre et vous dire : Tu pleures ? pleurons ensemble.

Je m'avançai vers elle et passai doucement mon bras sous le sien. Mes lèvres crispées ne trouvaient plus aucun son, mais elle comprit tout ce que je voulais lui dire, car, détournant un instant son regard de la mer pour le reporter sur moi, elle murmura avec un accent d'une douceur infinie, en traînant sur les syllabes :

— La Tite, la Tite.

Je n'étais plus la grande demoiselle, mais la petite fille que Juste lui amenait chaque jour ; et ce souvenir des jours heureux de notre première jeunesse devait confondre à jamais, dans son affection, l'enfant de ses entrailles et la compagne de cet enfant.

J'ai cru que mon coeur allait éclater.

Aucune persuasion, aucune prière ne purent l'engager à remonter chez elle cette première nuit ; je la laissai debout toujours, au bord de la mer, redemandant aux flots cruels le cadavre de son enfant. Tristement, je repris le petit sentier. La pluie qui tombait silencieuse et froide avait mis des larmes partout, aux blonds épis, aux grands rosiers…

24 juillet. – Ce soir, on a ramené au village, Juste, le fils du pêcheur. Sur sa poitrine, dans sa vareuse de laine bleu marin, s'est trouvé, jauni, mouillé par l'eau de mer, un bouquet de roses sauvages attachées par un ruban violet…

q

Chapitre 4 Un mariage au hameau

Chez nous, les filles sont sages
Et se marient à vingt ans ;
Les garçons point trop volages
Les maris toujours constants.

L'on vit heureux en ménage,

Pauvres d'or, riches d'enfants.

Et quand vient le soir de l'âge

Au ciel on s'en va contents.

Vieille chanson bretonne.

« Entre les foins et les récoltes, c'est le temps des mariages. »

Le soleil s'est levé riant à l'horizon. À la maison, chez Jean-Pierre, on se lève avec lui et non moins joyeux, car aujourd'hui Catherine se marie à Jacques, fils de Paul-Ignace. Un beau couple, ma foi ! jeunesse, beauté et biens également partagés.

Catherine, elle, s'est éveillée bien avant l'aurore et, les yeux sur sa belle robe d'épousée soigneusement étalée sur une chaise au pied de son lit, elle s'est dit que le moment décisif de son sort est arrivé ; mille pensées confuses de joie, de regrets, d'émotions diverses et mal définies l'agitent et font fuir le sommeil loin de ses yeux.

En bas, on se remue, on s'agite, les grandes personnes se hâtent d'allumer les fours et de rétablir l'ordre partout, pour aller ensuite procéder à leur toilette ; les enfants, abandonnés à eux-mêmes, charmés de tout ce mouvement inusité, manifestent leur joie, en plantant des pirouettes dans tous les coins.

À la campagne, point n'est de fête comme une noce.

Aussi, ne trouve-t-on de meilleure comparaison pour tous les bonheurs relatifs, que l'expression : J'étais comme aux noces !

C'est le seul point de comparaison usité.

La maison est proprette et rangée, les costumes ajustés et déjà les voitures s'attroupent devant la porte. Voici d'abord le marié qui vient saluer son épousée, dans son plus bel habit et sa cravate bigarrée de vives couleurs. Catherine tarde un peu à descendre, mais enfin, elle apparaît dans sa robe de mérinos bleu de ciel, avec un fichu blanc, retenu à son cou par une énorme broche qu'elle reçut un soir, de son fiancé, pour paiement d'une philippine.

On monte en voiture, Catherine et son père dans la première calèche ; les autres s'entassent pêle-mêle, qui dans les quatr'-roues, qui dans les cabrouets, et de toute cette jeunesse s'échappent de bruyants éclats de rire, qu'accompagnent les joyeux propos. Cinq ou six voisines sont restées à la maison pour dresser la table.

Le marié, Jacques, et son père, Paul-Ignace, sont les derniers, suivant l'usage, à fermer la procession. Plus il y a de voitures faisant escorte, plus grande est l'importance, la popularité, et surtout la richesse des parties conjointes.

Une quarantaine de voitures est ordinairement le maximum de la gloire en pareille circonstance, et le souvenir en fera toujours époque dans les annales du commérage.

À l'église, la mariée fait son entrée triomphale et va prendre la place qui l'attend, sur une des modestes chaises de bois, disposées le long des balustres, où deux cierges sont allumés, entre deux maigres et longs bouquets de fleurs artificielles.

Il y a un peu de brouhaha dans le cortège ; les jeunes filles, amies de Catherine, cherchent les bancs les plus rapprochés de la mariée afin d'entendre le oui solennel. Si elle prononce la terrible

monosyllabe d'un ton de voix plus élevé que celui de Jacques, c'est que Catherine sera maîtresse au logis et alors gare au mari ! Au contraire, si elle répond à voix basse, elle en sera l'esclave et la très humble servante.

Mais Catherine a souvent répondu en imagination à la demande du prêtre ; en femme entendue, qui ne veut ni commander ni obéir, elle s'est tenue juste au diapason de Jacques et ne fait présager ni force, ni faiblesse.

Ses compagnes, qui, jusque là avaient tendu le cou d'un air anxieux, relèvent la tête d'un air satisfait et échangent des sourires. L'honneur du sexe est sauvé.

Après la cérémonie, les époux vont à la sacristie, signer d'une croix leur acte de mariage dans les registres de la paroisse. C'est maintenant le beau-père qui conduit la bru, tandis que Jacques descend l'allée avec le père de Catherine. C'est de cette vieille coutume que vient le dicton populaire appliqué à celle qui a démérité dans l'opinion publique :

En voilà une qui ne partira pas de sitôt des balustres avec son beau-père.

Au retour, les époux prennent place dans la première voiture et les beaux-pères vont jaser ensemble dans celle qu'occupait préalablement l'épousée, c'est-à-dire la dernière voiture du cortège. Le mari, qui conduit gaillardement sa « guevalle » de la main droite, a le bras gauche, – c'est son droit – posé sur le rebord de la voiture, où sa bien-aimée, non moins pimpante, s'est assise, tenant précieusement entre ses doigts, – bien qu'elle ne sache point lire, – un petit paroissien romain.

Avant de se rendre à la maison, on fait des visites. Ce serait une injure que de négliger ses voisins en cette occasion.

À la première maison où l'on descend, on s'embrasse à bouche que veux-tu.

Naturellement, le droit d'embrasser le premier la jeune épousée appartient à Jacques ; mais, si le garçon d'honneur ou quelqu'autre plus adroit, vole le tour du marié, alors, ce sont des applaudissements, des quolibets sans fin, qui saluent sa déconfiture.

Il faut ensuite boire un coup à la santé des époux et manger une croquignole ; après quoi, sans se donner la peine d'ôter son chapeau, on saute deux ou trois cotillons, puis on s'en va de maison en maison répéter les mêmes rondes jusqu'à l'heure du repas.

Un personnage important et sans lequel il ne saurait y avoir de réjouissance, c'est le joueur de violon.

Comme les troubadours d'antan, après les héros de la fête qu'il accompagne partout, il occupe la première place, où il est entouré de toutes les attentions et de tous les égards.

Midi va bientôt sonner, quand le cortège nuptial arrive enfin chez Jean-Pierre. Les mariés, encore un peu solennels et guindés, sont chaleureusement accueillis par la mère et ses aides.

Il y a bien une larme dans les yeux de Josette quand elle embrasse sa fille, mais il ne faut pas troubler la fête, et, vite, le pleur est essuyé du coin de son tablier blanc.

Les enfants, dont le nombre s'est encore augmenté de tous ceux des invités, regardent curieusement les jeunes époux, comme s'ils venaient de passer par une épreuve qui les eût transformés en personnages extraordinaires.

La grandeur du sacrement n'est associée, dans leur esprit, qu'à l'idée du splendide festin auquel il a donné lieu. Car le dîner c'est un des meilleurs moments de la journée, qui réunit tout le monde autour d'une bonne table ployant sous la quantité de mets qui la surchargent.

Il y a quatre jours que le four de famille et deux ou trois autres appartenant à de complaisants voisins, cuisent des pâtés énormes, d'immenses tourtières, des ragoûts d'abatis, des rôtis gigantesques, des volailles de toute espèce, bien dodues, bien alléchantes dans leur robe dorée, tout cela, mis à la fois sur la table, flanqué de tartes débordantes de confitures aux citrouilles ou au raisin, et de hautes pyramides de croquignoles et de nourolles.

Le jeune couple a pris place à un des bouts de la table, le suivant et la suivante à leur côté. Les autres s'asseyent indifféremment, chaque cavalier s'occupant de remplir l'assiette de sa compagne avant de se servir lui-même. Les couteaux et les fourchettes font leur devoir, et les coups de dents n'empêchent pas les coups de langue.

On fait des allusions transparentes aux noces que l'on croit voir poindre dans l'avenir tandis que les parties intéressées cherchent vainement à dissimuler leur embarras.

On taquine encore les nouveaux époux qui, malgré les émotions, n'ont rien perdu de leur robuste appétit.

Au dessert les bouteilles commencent à circuler, du vin pour la mariée et ses compagnes, d'abord, puis le rhum pour les messieurs.

Chacun d'eux, avant de vider son verre, se lève et porte un toast de la manière suivante, selon la formule consacrée par l'usage : « Pour vous saluer, monsieur et madame la mariée et toute la compagnie. »

Après que les appétits sont satisfaits, devant les débris du festin, on entonne les refrains de circonstance. Si l'un des mariés ne sait chanter le suivant ou la suivante doit le faire à sa place, et si ceux-ci font défaut on en choisit d'autres parmi les plus belles voix. Mais ce cas est assez rare, et qu'on le fasse bien ou mal personne ne se fait prier, car l'on considère comme un devoir l'obligation de chanter.

Catherine, un peu rougissante, un peu timide, commence d'un mouvement lent et rythmé la chanson suivante :

q

Chapitre 5 Chanson de la mariée

Que j'ai du bonheur dans mon mariage,

D'avoir épousé l'ami de mon coeur,

Il est bien bon et dans notre ménage

J'aurons avec lui des jours de bonheur.

Quant mon amant reviendra de l'ouvrage,

Un baiser, je lui donnerai en gage ;

Je me croirai, dans mon contentement,

La plus heureuse des ast's du firmament.

Adieu père, adieu mère, parents, aussi amis,

Je m'en va dans le ménage, pour y passer ma vie.

Oui je regretterai longtemps

L'endroit de ma naissance,

Où j'ai eu tant d'agréments

Et tant de réjouissance.

Viennent ensuite Jacques, les parents et les amis. La bonne femme Petit est vivement sollicitée de faire entendre quelques couplets de son répertoire qu'elle a chantés à chaque noce depuis quarante ans.

D'une voix un peu chevrotante elle commence, s'adressant d'un mouvement de tête aux personnages de sa chanson :

q

Chapitre 6 Chanson de la mère Petit

Laissez-moi chanter sur ce mariage,

Sur ce bon repas, sur ce doux breuvage,

Et parlez en même temps,

Vous deux jeunes amants.

Vous vous êtes aimés, aimez-vous encor ;

Dieu sera charmé de vos doux accords.

Ceux qui s'marient sans s'aimer,

Souvent meurent sans se r'gretter.

Vous, jeunes garçons, qui r'cherchez les belles,

Veillez sagement et soyez-leur fidèles,

Car vous pourriez être enfin

Accablés d'un grand chagrin.

C'est assez parlé sur ce mariage,

Venez me verser de ce doux breuvage,

Que je boive à la santé

De ces nouveaux mariés.

Après les chansons qui ont fait couler quelques larmes d'attendrissement, on se lève de table. Il est déjà assez tard et en attendant que la nappe soit enlevée on court danser chez le voisin. C'est ainsi que la journée s'écoule et que l'on arrive au soir, où le bal commence pour tout de bon.

Catherine a changé sa toilette pour une fraîche robe à fond blanc, et la suivante qui ne veut pas rester en arrière, a mis son beau garibaldi de mousseline fleurie.

La jeunesse des alentours arrive en grandes bandes et est accueillie par de joyeuses acclamations.

Déjà on entend les grincements de l'archet sur les chanterelles : ce sont les violonneux qui mettent leurs instruments d'accord. Chacun prend sa place sur les bancs disposés autour de l'appartement et laisse le milieu de la salle libre aux danseurs.

C'est ici que les fonctions de garçon et de demoiselle d'honneur ne deviennent plus une sinécure.

Au lieu de laisser à chaque cavalier le soin de choisir son partenaire, c'est le suivant qui va « prier », – pour nous servir de l'expression consacrée, – ceux qui doivent figurer dans la prochaine danse. La suivante en fait autant de son côté, et aux premières notes, l'un d'eux frappant dans ses mains, s'écrie : les gens priés, en place !

On se lève alors et chacun s'ajuste comme il le peut. Il s'agit de contenter tout le monde, de déployer toute la diplomatie et le tact possible, de savoir s'oublier quelquefois, pour que tous aient leur tour et qu'il n'y ait pas dans le choix de préférence trop marquée, autrement les murmures ne tarderaient pas à se manifester.

La première danse, cela va sans dire, est ouverte par le marié, la mariée, le garçon et la demoiselle d'honneur. Les ménétriers, qui battent la mesure avec leurs pieds, font un tapage assourdissant qui couvre presque entièrement le son de leurs méchants violons.

Les reels, les casse-reels, les cotillons, les rondes se succèdent avec un entrain sans pareil. La gigue est encore la danse la plus

appréciée, car elle est une occasion pour les beaux danseurs de déployer tout leur savoir-faire.

Des exclamations admiratives partent de tous les coins de la salle, où l'on s'est groupé pour mieux les voir :

— Regarde donc les beaux frottements ! Y en a pas comme Jos pour battre une aile de pigeon ; et la grande Sophie ! c'est elle qui glisse sur le plancher comme une catin (poupée) !

— Croix de St. Louis ! dit la mère Petit dans son coin, tout ça ne vaut pas le menuet, et si mon défunt était de ce monde, vous verriez comment on savait danser dans not'e jeunesse.

Pendant ce temps les hommes mariés jasent sur le perron, en fumant une touche de tabac canadien.

— Alle est ben tombée, dit un des parents de Jacques. C'est point pour vanter mon neveu, mais c'est un bon garçon fini.

— Catherine est point manchotte non plus, reprend un autre. Alle a bon pied, bon oeil et point déplaisante en toute. Pour des bons partis, alle pouvait choisir ; tous les dimanches après les vêpres, on voyait autant de voitures icite, comme à la porte de l'église.

— C'est une fière belle noce, conclut un troisième, du monde en masse et pas un seul sourvenant !

Quelle veillée ! on s'en souviendra longtemps, et qui sait ? si quelques autres couples ne commenceront pas à dater leur bonheur des noces de Jacques et de Catherine ?

Il est quatre heures du matin, quand on songe à se séparer ; les lumières ont pâli devant l'aube naissante ; dans les encoi-

gnures, sur des petites tablettes, les chandelles, fichées dans des bouteilles en guise de chandeliers, achèvent de brûler leurs mèches fumeuses, après avoir dégouliné leur suif sur maintes toilettes.

Chacun renouvelle ses souhaits de bonheur, avant de prendre congé des jeunes époux qui, lorsqu'ils ne dansaient pas, se sont tenus assis sur la même chaise en se donnant la main.

La mère Petit s'avance une des dernières et leur dit à son tour, avec une révérence :

— Croix de St. Louis, mes enfants ! dans le mariage, on fait un noeud avec sa langue qu'on n'défait pas avec les doigts !

q

Chapitre 7 Alleluia !

L'aube naissante colore à peine le fond de l'Orient et une clarté pâle et tremblante, avant-coureur du jour, dissipe lentement les brouillards de la nuit.
C'est un frémissant matin d'avril, pur et frais comme le printemps qu'il ramène.

Dans l'air, courent des frissons étranges. La nature est émue ; l'écorce des arbres se gonfle et la sève abondante pleure de grosses larmes par tous les pores. Partout et sur tout on sent qu'un souffle régénérateur a passé, et que la vie a surgi victorieuse des étreintes de la mort.

Aucun bruit ne vient troubler le silence de cette campagne close.

Aucun bruit ? Une porte cependant vient de s'ouvrir doucement, et sur le seuil paraît la brune Mina, les paupières encore alourdies par le sommeil de la nuit.

Sur sa robe à demi-agrafée au corsage, elle a jeté un épais manteau et son bonnet de laine retient à grand'peine les mèches frisonnantes qui s'échappent de ses cheveux embroussaillés.

D'un coup d'oeil rapide elle interroge l'horizon, et devant cette promesse d'un jour brillant sa poitrine se soulève et laisse échapper un soupir de soulagement.

Pourtant, tous ces apprêts de fête, toute cette beauté lumineuse ne dissipent pas le nuage qui assombrit son front.

Depuis quelques semaines, une douleur aiguë, une inquiétude profonde la mordent au coeur et d'affreux cauchemars hantent son sommeil.

Il y a quelques semaines, Jean-Louis, le beau gars Jean-Louis, était monté avec son père, pour la saison des sucres.

Mina l'avait vu partir assez gaiement ; ce qui les consolait tous deux, c'était la perspective de tout un jour passé ensemble à propos d'un gala gigantesque donné, à la sucrerie même, aux parents et aux amis.

Mina se souvenait bien du beau temps qu'ils avaient eu l'an dernier à pareille époque.

Ils avaient couru en se tenant par la main à travers la vaste érablière, buvant au même vaisseau l'eau limpide et sucrée, gais

et joyeux, le sourire aux lèvres, une chanson dans le coeur.

Puis les mets alléchants qu'il avait préparés à cette fine gourmande : la trempette, les toques, les cornets de sucre qu'avaient mordu ses blanches quenottes. Même elle avait conservé intact, un superbe coeur tout enjolivé de sculptures symboliques, oeuvre d'art rustique auquel elle n'eût pas voulu toucher pour un empire.

Il reposait là, ce souvenir d'amitié, dans la haute armoire de chêne, soigneusement enveloppé, dissimulé aux regards indiscrets, derrière les pièces de laine et de toile tissées pendant les après-midi d'hiver pour le trousseau de Mina.

Le jour même qu'on avait fixé pour une autre réjouissance aussi belle avait vu redescendre Jean-Louis, plus pâle qu'un suaire, étendu sur une dure civière de branches de sapin.

Un arbre qu'il voulait abattre était tombé sur sa jambe et l'avait sérieusement blessé.

Un frémissement secoua tout son être à la pensée de cette plaie profonde, de ces chairs brisées et affreusement tuméfiées.

Et depuis ? Que de craintes, que de douloureuses incertitudes, et comme la guérison semblait éloignée !

Hier encore, en pansant la blessure de Jean-Louis, la mère Lessard, la rebouteuse, avait gravement hoché la tête et Mina, dont le coeur se serrait comme dans un étau, s'était sauvée, fermant des deux mains ses oreilles pour ne pas entendre le mot : amputation.

Une seule chance de salut restait. Oh ! forte et vivace celle-là.

Pendant ces longs jours de souffrances, elle avait impatiemment attendu que Pâques parût enfin pour aller chercher cette eau qui, comme le veut la naïve croyance, puisée au rebours du courant, avant le lever du soleil, devient une eau miraculeuse et guérit de tous maux.

L'air est bon, si plein de promesses, la clarté se fait de moment en moment si lumineuse que ses rayons pénètrent jusqu'à l'âme de Mina y faisant entrer l'espérance.

Quand tout, autour d'elle, parlait de résurrection et de vie ; quand la terre semblait renaître de ses cendres, ce jeune chêne languissant retrouverait aussi, – qui pourrait en douter ? – la sève bienfaisante qui constituait sa force et sa vigueur.

Mais il n'y avait pas un instant à perdre, ou l'eau merveilleuse perdrait sa vertu. Serrant son manteau plus étroitement autour de sa taille, Mina descendit rapidement les quelques marches du perron et se dirigea vers la petite rivière qui bruissait là-bas entre ses rives glacées.

Le courant roulait avec assez de force le long du côteau, entraînant avec lui les petits cailloux blancs qui tapissaient son lit.

Que de fois, au temps de la fenaison, Mina avait baigné ses pieds dans les ondes fraîches et limpides qui réflétaient le ciel et où s'était si souvent miré son grand oeil noir !

Mina s'agenouilla sur la berge, et prenant de ses deux mains la cruche de grès qu'elle avait apportée avec elle, après une prière, elle la plongea dans les eaux glacées « au rebours du courant. »

L'eau s'y engouffra avec un léger bouillonnement ; des bulles d'air s'échappèrent à la surface, puis le glou-glou cessa : la cruche

était remplie.

Elle reprit plus lentement le sentier de la maison ; ce poids qu'elle tenait suspendu à son bras rendait sa démarche plus pesante. De temps en temps, la neige, cédant sous son pas, rendait son pèlerinage plus pénible.

Mais que lui importaient les fatigues et les meurtrissures ! Elle cheminait maintenant plus heureuse et plus légère parce que sa douleur lui semblait moins amère.

Déjà elle se voyait auprès du malade, lavant doucement la chair livide, qui, au contact de cette eau des miracles, prendrait un ton plus ferme et une couleur plus naturelle.

Les chants de Pâques tintaient à ses oreilles ; il lui semblait entendre les chants de triomphe, les sons de cloche à grande volée éclatant sous les voûtes sonores de l'église paroissiale.

Ce matin, à la grand'messe, ses parents offraient à leur tour le pain bénit, composé d'énormes galettes à la croûte appétissante et mordorée, superposées en étages et flanquées de petites banderolles bleues, blanches et rouges.

On en ferait les parts aussi larges que possible ; les parents et les amis, ayant tous les privilèges de l'affection, recevraient, eux, des « cousins », gâteaux plus petits et de forme particulière.

Mina se promettait de réserver le plus beau pour Jean-Louis et de le lui porter elle-même, enveloppé dans un grand mouchoir, bien blanc, bien propre, repassé la veille dans cette intention.

À mesure que ses pensées s'attachaient à ce dimanche de Pâques, à ses touchantes coutumes, à sa grandiose solennité, une

consolante espérance remplissait son âme et en chassait les ombres, comme le soleil, qui commençait à diaprer la nue, dissipait les buées diaphanes de cette heure matinale.

Debout, encore une fois, sur les marches qui conduisaient à sa demeure, regardant l'astre étincelant s'élever lentement derrière l'horizon, Mina se souvient de l'antique superstition qui veut que, dans son allégresse de la résurrection du Christ, ses rayons dansent à travers l'espace…

Enfin, « le roi brillant de gloire » paraît dans toute son éblouissante splendeur ; le firmament qu'il embrase de ses feux n'est plus qu'une grande féerie dont les irradiations prêtent des jets de lumière au clocher svelte et droit, aux toits rouges, et jusque dans les champs dénudés.

Et pour que la fête soit plus complète, pour qu'il ne manque aucune note à l'hymne de la nature, là-haut, sur la branche du peuplier voisin, un merle, ce héraut du printemps, entonne la fanfare éclatante de l'Alleluia triomphal…

q

Chapitre 8 Une lettre d'amour au village

— Entrez ! dit une voix fraîche et claire, en réponse à de petits coups frappés discrètement.

La porte s'ouvrit, et, sur le seuil du boudoir de Marguerite, parut Lisette, la fille de Gaspard Pichenotte, une petite brunette, accorte, à l'oeil vif et hardi, la mine éveillée, les joues fraîches, pi-

quées, au coin d'une bouche mutine, de larges et profondes fossettes. On eut dit les petites trouées d'un fauteuil en damas rose bien capitonné.

C'était l'incarnation vivante de la jeunesse et de la santé ; et cette joliesse native, sans apprêt et sans fard, avait un parfum de fraîcheur qui rajeunissait tout autour d'elle.

— Tiens ! c'est toi, Lisette. Comment se porte-t-on chez vous ?

— Ben, merci. Et vous, mamzelle ?

— Assieds-toi, nous allons faire un bout de causette ensemble. Tu te fais rare à la maison.

— Badame ! on reste joliment loin du village, et c'est pas tous les jours qu'on a des occasions de descendre au bord de l'eau. Et pi, v'là l'printemps arrivé, on a été ben occupé à tondre les moutons ; c'qui nous a donné joliment du borda, allez ! mé, n'importe ; je r'grette pas mes peines ; j'ai eu quinze livres de laine à ma part et pas un seul graquia dedans !

— Qu'est-ce que tu veux faire de toute cette laine ? demanda Marguerite.

— C'est pour greyer mon ménage, répondit-elle.

Et comme si cette réponse lui eût rappelé soudain le but de sa visite, Lisette, toute rouge et tout embarrassée, se mit à serrer nerveusement entre ses doigts le morceau de vieux journal qu'elle tenait roulé entre ses mains.

— Regarde les albums en attendant que je termine cette lettre, dit Marguerite, qui, remarquant son trouble, voulait lui donner le temps de se remettre.

— Sainte Anne ! dit Lisette, retournant les feuillets avec les coins de son tablier blanc, de peur de les salir, y en a-t-y du beau monde là-dedans… mé, comme ils sont tous blêmes !… Passe encore pour votre défunte mère qui est morte, mais l's'autres ? Not'e tireur de portraits, lui, qu'est pourtant pas astiqué comme ceusses des villes, y nous pose sur le zingue avec toutes nos couleurs. Pi, i nous met des beaux colliers en or avec des bagues et des épinglettes, sans chicher pour son or comme c'ti-là qu'a pris ces portraits-là.

Quiens ! j'm'en remets de c'tellà. C'est la d'moizelle qu'est venue l'été passé, icite, hé ?

— Oui, Lisette. C'est malheureusement le seul portrait que l'on ait d'elle et je ne le trouve pas très bon.

— Ah, ben oui ! c'est toujours comme ça, voyez-vous, quand qu'une personne est morte sa physquionomie change sur son portrait, et c'est pu la méme en toute. Y ont toujours la mort dans les yeux…

Mé, j'bavasse toujours et ça vous impose d'écrire. Occupez-vous pas d'moé, allez ! j'me parle en moi-même.

— J'ai fini, Lisette, j'ai fini. Je n'ai plus qu'à mettre un timbre sur mon enveloppe et je suis à toi.

Lisette remit avec précaution l'album sur la table et regarda fixement à ses pieds.

— D'abord, dit Marguerite, me diras-tu ce que tu tiens enveloppé dans ce journal et que tu chiffonnes à plaisir.

Pour toute réponse Lisette déplia le morceau de journal et montra, toute froissée, une méchante feuille de papier blanc, à grosses raies bleues, qu'elle se mit en devoir de repasser avec sa main pour en effacer les plis.

— Ah ! j'y suis maintenant. Tu veux écrire à ton cavalier, hein ?

— Hé ben, oui, mamzelle, avoua Lisette. Y a pas d'mal à ça. Et si c'était un effet de votre bonté, vous me marqueriez c'que je veux lui faire assavoir.

Voyez-vous, mamzelle, continua Lisette, un peu plus enhardie maintenant que le but de son voyage était connu, j'aurais ben faire écrire la maîtresse d'école, mé, j'la redoute, parce que je me su-t-aperçue que p'tit Charles lui était pas indifférent et alle aurait pu profiter de l'occasion d'ma lettre pour se produire…

— Tu es jalouse un peu, dis ?

— Badame ! c'est point que j'ai gros d'jalouserie, mais ça chicote un peu comme de bonne. Pourtant, ajouta-t-elle fièrement, j'n'ai jamais eu à me plaindre des agissements de p'tit Charles. Dieu merci à Dieu ! avec lui, j'ai la planche du bord. Et quand que p'tit Charles était icite, y avait pas un raccroc, pas eune courvée ousqu'il ne m'choisissait pas pour sa compagnie.

— Où se trouve-t-il donc maintenant ce modèle de constance ?

— Il a gagné les hauts depuis les récoltes. Il est allé s'gagner de l'argent pour s'acheter eune terre ; l'bien revient à Séraphin, l'plus vieux, et le père est pas assez fondé pour en donner un à chacun d'ses garçons.

— Bon. Et qu'allons nous faire dire à ce p'tit Charles ?… Non, garde ton papier à lettre pour une autre fois. Ce papier gris-perle doublé de rose te plairait-il mieux ? Un vrai papier de billet doux, hein ?

— Sainte-Anne ! c'est trop beau. Va-t-y être fier, un peu.

— Commence maintenant, je t'attends.

— Ah, ben ! vous savez mieux que moé comment c'qu'on écrit ça une lettre ?

— Oui, les miennes, je ne dis pas, mais celles des autres, ce n'est plus la même chose.

— Mon cher ami, commença donc Lisette, j'mets la main à la plume pour vous faire assavoir de mes nouvelles qui sont très bonnes, Dieu merci ! J'espère que la présente vous trouvera telle qu'elle me laisse, c'est-à-dire, en bonne santé…

Lisette s'arrêta essoufflée. Elle avait débité ce bout de lettre comme une chanson depuis longtemps apprise par coeur et maintenant qu'elle avait si prestement disposé de la formule épistolaire habituelle, elle restait court.

— Je m'fie à vous pour le reste, dit-elle, vous savez aussi ben que moé c'qui faut dire.

— Hé ! non, je ne sais rien du tout, je l'arrangerai bien à ma façon si tu le veux, mais il faut me raconter ce que tu désires qu'il sache.

Lisette tourmenta longtemps son tablier, fixa de nouveau le dessin du tapis :

— Vous pouvez lui marquer, décida-t-elle, que mes sentiments à son égard sont toujours les mêmes… qu'il peut compter sur mon amiquié comme je compte sur la sienne. J'espère qu'il souquiendra toujours les promesses qu'il m'a faites avant d'partir, quant à moé, j'serai toujours parée à souquiendre les miennes…

Vous lui marquerais aussi, que cheuz nous m'font étriver quand y m'voient songearde parce qu'y disent que j'm'ennuie de lui…

— Ce qui est bien un peu vrai, hein, Lisette ?

— Hé ben, oui, avoua franchement Lisette, faut tous en passer par là ; vous verrez quand vot'e tour sera arrivé.

— Qui te dit qu'il n'est pas encore arrivé ?

— Non, dit Lisette, secouant sa jolie tête que de petites mèches folles entouraient comme d'une mousse, vous seriez plus compâtieuse. Au jour d'aujourd'hui, tout ça, ça vous amuse.

— Pourtant, je t'assure, Lisette, de toutes mes sympathies.

— C'est bon, c'est bon. Toujours pour en r'venir à ma lettre, vous y marquerez que j'ai fait ben du filage d'puis qu'i est parti, que j'ai-t-encore cinq pièces de p'tit carreautage à travailler au méquier entr'cite et c't'été, et que j'ai toujours, grâce à Dieu, bon pied, bon oeil…

… La fille à Jean Guyon a publié son dernier ban, mé l'mariage retarde à s'faire. Ça m'a tout l'air comme si elle allait lui envoyer la pelle…

— La quoi ? dit Marguerite, que cette étrange expression prenait par surprise.

— La pelle ! Vous savez, continua Lisette en guise d'explication, quand un amoureux ou une amoureuse veulent cesser de s'voir, ils se l'font assavoir d'une manière ou d'eune autre. C'est c'qu'on appelle lui renvoyer la pelle.

— Ah ! tu m'en diras tant… Que fais-tu dire encore ?

— Marquez-y que toutes les vieilles gens sont assez vigoureux pour la saison… Son filliol a toujours bonne envie de vivre… Ça va faire un beau gars, qui r'semblera à son parrain, j'vous dis qu'ça…

… Bon, j'cré ben que j'ons dit toutes les nouvelles. Vous n'oublierez pas d'lui marquer que cheux nous lui font des saluts ainsi qu'à tous ceux qui s'informeront d'nous aut'es. Pour terminer, j'sus toujours son amie à la vie et à la mort.

— Tu lui es donc bien attachée à ton Charles ? dit en souriant Marguerite.

— Je l'aime, dit simplement Lisette.

Et ses grands yeux soudain devinrent pensifs et toute sa physionomie se transforma.

Pendant quelques instants un silence profond régna dans l'appartement.

— Écoute, maintenant, dit Marguerite après avoir griffonné quelques minutes ; je vais te relire ta lettre. Je l'ai arrangée un peu à ma façon, mais si j'ai oublié quelque chose, tu sais ? il faut me le dire.

Lisette posa ses coudes sur la table, et la tête dans ses deux mains, se mit à écouter la lecture de cette importante épître.

Elle dévorait Marguerite des yeux et semblait recueillir avec avidité toutes les paroles qui tombaient de sa bouche.

— … Je suis, – dit enfin Marguerite, qui avait cru mieux de ne rien changer à la finale donnée par Lisette, – ton amie à la vie et à la mort…

Lisette écoutait encore. Quand elle eut constaté que c'était bien tout :

— Oh ! mamzelle, s'écria-t-elle, en v'la une lettre qu'est ben tournée ! Il y a de quoi boire et à manger là-dedans. Ça parle comme dans un livre. C'est-y beau d'savoir jaser comme ça !

— Ainsi, tu es sûre que je n'ai rien oublié ?

— Mé… non, hésitait cependant Lisette.

— Allons je vois qu'il y a quelque omission. Qu'est-ce ?

Lisette, subitement embarrassée, ne disait plus rien.

— Ne fais pas tant de façon. Puisque je te le demande…

— Mé, vous savez ben… C'est queuque chose qu'on ajoute toujours après son nom…

— Non, je ne sais rien. Voyons, dis.

— Hé ben, c'est : excusez l'écriture, s'il vous plaît !

À ma petite amie de Beauce, Yvonne Fortier.

q

Chapitre 9 La Noël de la Kite

Une étrange petite fille que la Kite.
Parmi les autres enfants, on distinguait bien vite cette fine tête brune, aux joues un peu pâles, aux grands yeux rêveurs qui regardaient devant eux avec une profondeur de pensée très troublante.

Elle n'avait pas non plus la turbulence ordinaire des enfants et ceux-ci, dédaigneux de cette délicatesse native, du raffinement de sa petite personne, ne l'admettaient pas à leurs jeux.

D'ailleurs, la Kite n'avait pas de goût pour les ébats bruyants et préférait rester à son pauvre logis, écouter les vieilles légendes que lui racontait Geneviève, sa mère, en tournant son rouet.

Quand le père de la Kite était mort, elle avait à peine quatre ans. De constitution frêle, André portait en lui le terrible germe de la consomption, et un jour qu'il avait été surpris par l'orage, la phtisie se déclara avec une violence inouïe et l'emporta en dix jours de maladie.

La Kite avait semblé deviner toute l'étendue du malheur qui la frappait. Durant la maladie d'André, elle ne quittait pas son chevet, babillait gentiment pour le faire sourire, en essuyant doucement le front pâle du malade tout baigné de moites sueurs.

À la mort de son père, on l'emporta, privée de sentiment, hors de la chambre mortuaire chez une voisine compatissante qui la garda jusqu'au lendemain des funérailles.

Depuis ce jour elle ne pleura plus et jamais le nom de son père ne sortit de ses lèvres.

Geneviève avait éprouvé un chagrin sincère de la perte de son mari. Et cette douleur, comme celle des femmes de sa condition, se traduisait bruyamment par des pleurs et des lamentations sans fin.

— J'savais ben, répétait-elle souvent, qu'on aurait du malheur. J'ai rêvé trop souvent à un grand cercueil noir qui passait d'vant la maison… Ça, c'est un signe certain…

La Kite écoutait ces doléances sans dire un mot. Craignant que l'oubli ou l'indifférence n'eussent déjà pénétré dans ce jeune coeur, sa marraine lui dit un jour :

— Tu ne parles jamais de ton père ? lui, qui t'aimait tant !

L'enfant devint très pâle ; ses yeux s'agrandirent encore et, d'un geste convulsif, pressant ses deux mains sur son coeur, elle répondit avec effort.

— J'peux pas… ça me fait trop mal, ça me fait trop mal…

Sa marraine n'insista pas et dit plus tard à Geneviève :

— Fais attention à ta fille, elle est très impressionnable.

— C'est tout l'portrait de son défunt père, soupira la veuve.

On était maintenant à la veille de Noël.

La Kite, qui comptait, depuis le quinze décembre, six ans révolus, était tellement ravie à l'idée de cette fête que, depuis plusieurs nuits déjà, elle en perdait le sommeil, et à mesure que le grand jour approchait, les émotions de l'attente gonflaient sa petite poitrine jusqu'à la souffrance.

Pour la première fois, elle devait assister à la messe de minuit et cette perspective, répondant à tout ce que sa vive imagination lui peignait sous les couleurs les plus belles, la jetait dans l'extase.

Elle, si tranquille d'ordinaire, était tout inquiète, agitée. Elle oubliait même de caresser Minou, son petit chat blanc qui, surpris de cette froideur, se frôlait contre elle avec un miaulement plaintif.

Elle tourmentait sa mère de questions :

— Il est tout en cire, le petit Jésus ? Va-t-il parler ? Peut-il marcher ? dis, m'man ?

— Oui, répondait Geneviève, mais pas devant le monde. On n'est pas digne de voir ça, nous aut'es.

— Quoi ce qu'il faut faire pour être digne, m'man ?

— Il faut être un ange dans le ciel, répartit la veuve.

Geneviève mettait la dernière main au ménage. Tout reluisait de propreté dans la pauvre demeure, puis, quand le jour fut tombé, elle tira devant la fenêtre les modestes rideaux de percale blanche qui en garnissaient les vitres, alluma la lampe et fit souper la Kite. L'enfant, toute fiévreuse, ne mangea que du bout des lèvres.

— Tu m'éveilleras, sûr, sûr, hein ? m'man, dit-elle en posant sa tête sur son oreiller.

Elle dormit peu, nerveuse et trop excitée, et quand, sur le coup de onze heures, sa mère approcha de sa couchette, elle la trouva les yeux grands ouverts, attendant l'heure du lever.

Au-dehors le temps était sec et froid. La lune paraissait au milieu d'un firmament brasillant d'étoiles, répandant une clarté laiteuse sur les vallons et les côteaux d'alentour.

La neige criait sous les pas, et, sur les chemins durcis, les voitures et leur gaie sonnerie passaient avec un bruit joyeux.

Au milieu de ce paysage se détachait, rayonnante de lumière, l'église du village au clocher de laquelle carillonnaient avec des éclats d'allégresse, les cloches de Noël.

Geneviève et sa petite fille se glissèrent au-dedans avec la foule recueillie ; la Kite alla prendre sa place sur les gradins de la balustrade qui sépare le choeur de la nef, où l'on place les enfants dans les églises de campagne, tandis que sa mère, agenouillée d'abord dans l'allée, fut bientôt invitée à s'asseoir dans le banc d'un galant fermier.

La messe commença et avec elle le chant des noëls anciens dont rien ne saura jamais égaler la simplicité et le charme.

Le bonheur de la Kite était à son comble. Assise dans un angle formé par la balustrade, ses petites mains croisées sur les genoux, elle se croyait déjà dans ce ciel si beau où son père était allé.

Autour d'elle, les autres marmots riaient et chuchotaient entre eux ; quelques-uns, parmi les plus grands, se dérangeaient sans façon de leur place pour aller donner une pichenette aux plus petits ; d'autres faisaient des grimaces à leurs voisins, sans se soucier du vieux Bilode, préposé à leur garde, et assis sur un petit banc de bois en face d'eux.

Le père Bilode contribuait pour une large part à leur hilarité, non seulement parce qu'il dodelinait de la tête dans un assoupissement bienheureux, mais aussi à cause des anneaux en cuivre doré qui ornaient ses oreilles et qui, de tout temps, avaient provoqué leurs lazzis.

La Kite, plongée dans un ravissement profond, ne s'apercevait nullement de ce qui se passait à ses côtés. Elle n'avait d'oreilles que pour ces cantiques touchants qui lui semblaient aussi suaves qu'une harmonie céleste, d'yeux que pour les décorations et cette pompe inusitée qui l'imprégnaient davantage des beautés de cette nuit solennelle.

Les luminaires, les voix qui chantaient, les thuriféraires jetant vers le ciel des nuages d'encens parfumés, le prêtre si imposant, si majestueux, et surtout cette petite crèche qu'elle entrevoyait dans un coin d'une chapelle latérale, tout cela la bouleversait si étrangement que dans son bonheur elle avait envie de pleurer.

De petits frissons glacés couraient sur sa chair tendre en dépit de deux gros poêles qui ronronnaient dans l'église et de la chaude mante dont sa mère l'avait enveloppée. Pour rien au monde cependant, elle n'eût voulu abréger la durée de cette fête, ne fût-ce que d'un instant.

Quand le bon curé prononça son allocution, elle répéta longtemps après lui, sans les comprendre : Paix sur terre aux hommes de bonne volonté. Elle comprit seulement qu'il disait que Noël est la fête des anges et des petits enfants. Et cela lui fit plaisir.

Après la messe, elle s'approcha de la crèche de l'Enfant Jésus et là elle put contempler ce doux bébé couché sur un lit de paille,

si joli avec ses cheveux blonds tout bouclés autour de sa tête, ses joues roses, sa bouche souriante et ses yeux bleus si pleins de douceur.

Sa robe de satin blanc lamé d'or, laissait à découvert de petits bras ronds et potelés qui s'entr'ouvraient vers elle avec tant de tendresse qu'elle eut voulu l'embrasser comme un frère.

La crèche était placée dans une espèce de grotte faite de branches de sapin qui fleuraient le grand bois aux jours de l'été. Ça et là, dans les rameaux, étaient piquées de grosses roses en papier rouge ou blanc, rose et bleu ; un peu de craie pulvérisée, saupoudrant l'éclatante verdure des sapins simulait la neige ; tout en haut, brillait l'étoile des rois Mages, une superbe étoile en carton doré.

Sur la petite table qui supportait la grotte brûlaient quelques bougies que le bedeau était maintenant occupé à éteindre ; dans une petite assiette en verre on voyait déjà quelques gros sous déposés là par la piété des fidèles.

La Kite retenait son souffle dans un saisissement admiratif. Tout à coup une douleur sourde commença à la mordre au coeur. Bientôt, quand tout le monde serait parti et réveillonnerait au coin d'un bon feu, l'église deviendrait sombre et froide et bien sûr le petit Jésus grelotterait dans sa robe légère comme une aile de papillon.

— Cher petit Jésus, pria-t-elle, très vite et très bas, j'vas vous laisser, là, dans ce coin, mon châle de laine ; vous irez le chercher quand vous serez tout seul... J'ai aussi dans ma poche des peppermennes que ma marraine m'a données le jour de ma fête et que j'ai gardées pour vous...

Mon petit Jésus, conclut-elle avec ferveur, j'voudrais ben être un ange pour jouer avec vous et vous entendre me parler…

Les parents amenaient leurs enfants. Geneviève vint chercher la Kite restée debout près de la crèche. Presque toutes les lampes étaient éteintes et le bedeau dans le bas de l'église agitait son trousseau de grosses clefs pour donner le signal du départ.

Pendant que Geneviève descendait la nef, la Kite ôta furtivement le châle de laine grossière qui entourait son cou et glissa dans l'assiette quatre losanges de menthe qu'elle avait héroïquement conservées à cette intention.

De l'église à la maison de Geneviève la distance n'était pas longue, cependant, à mi-chemin déjà, la mère entendit claquer les dents de l'enfant. Elle s'aperçut alors que la Kite n'avait plus son petit châle autour du cou. Elle la prit dans ses bras et se hâta de regagner sa demeure.

Trop tard hélas !

Dans la nuit même, une angine, suivie d'une congestion cérébrale, se déclarait ; et comme les cloches tintaient le Sanctus de la grande messe au matin de Noël, la petite Kite prenait son vol vers le pays des anges.

L'Enfant-Jésus avait exaucé son voeu. Elle allait maintenant jouer avec lui, entendre sa voix et l'embrasser comme un frère.

q

Chapitre 10 La Douce

On engerbait.
Dans les champs, le long des haies, hommes et femmes ramassaient les épis couchés sur les sillons, en épaisses javelles, et en formaient d'énormes gerbes, qu'on nouait ensuite avec des harts d'aulne bien torses. Puis, des bras vigoureux enlevaient au bout des fourches, jusqu'aux charrettes aux hautes ridelles, ces gigantesques bouquets d'épis mûrs.

Le long des fossés, dans les endroits ombreux, les gerbes se faisaient plus petites, et prenaient alors le nom de quintaux. Quelques brins de paille servaient de liens et ces faisceaux, ainsi réunis, étaient déposés au milieu du champ, en groupe de six et de huit chacun, – les derniers formant cône, – pour achever de faire mûrir et sécher le grain au soleil, avant de l'enserrer.

Une voix s'éleva tout à coup dans l'espace. On chantait une mélodie dont tous les couplets, finissant en ton mineur, remplissaient l'air d'échos tristes et plaintifs.

En général, dans nos campagnes, que les motifs soient mélancoliques ou joyeux, on les module si lentement, en traînant sur l'air et sur les syllabes, que tout chant devient mélopée, et ces accents indéfinissables émeuvent toujours ceux qui n'y sont point habitués.

Une jeune fille qui descendait alors la route, prêta l'oreille à ce chant pastoral. C'étaient les plaintes d'une amante, rappelant à l'ami infidèle les promesses sitôt oubliées d'un constant et inviolable amour.

— Je ne sais si ces gens naïfs et paisibles ressentent profondément ce qu'ils chantent en termes si émus, pensait Sabine. Ne possédant pas ce raffinement que donne une complète civilisation, et n'ayant pas les facultés intellectuelles développées par l'éducation, ils n'éprouvent probablement pas cette acuité de la souffrance, ni, par contre, la jouissance intime du bonheur…

À ce moment, comme pour faire diversion aux réflexions de Sabine, un garçonnet joufflu frôla sa robe, de la longue gaule qu'il tenait à la main.

— Peux-tu me dire à peu près quelle heure il est, petit ? demanda Sabine.

— L'heure des vaches, mamzelle, répondit l'enfant.

— Près de six heures, alors, pensa la jeune fille. Tout juste le temps d'aller dire à la Douce, avant mon souper, que j'aurai besoin de ses services demain.

Et faisant tourner sur son pivot la longue barrière qui la séparait de la propriété du fermier, Sabine s'engagea dans l'avenue.

Dans un petit jardinet, devant la porte, s'étalaient d'orgueilleux tournesols, communément appelés tournesoleils ; des bouquets de soucis fleurissaient ça et là, mais il ne fallait pas trop consacrer de terrain aux fleurs, qui ne rapportaient rien ; mieux valaient les beaux carrés d'échalotes et de poireaux.

Le jardin était momentanément occupé par une nuée de poules, qui grattaient les allées et picoraient sur les plates-bandes à qui mieux mieux ; leur jouissance ne fut pas de longue durée, car, la porte de la ferme, s'ouvrant précipitamment, livra passage à trois marmots qui se mirent à les pourchasser par-dessus les

fleurs et les légumes, avec une ardeur digne de leurs jeunes années, n'ayant pas l'air de se douter qu'ils ravageaient plus encore que la gent gallinacée.

À son tour, la fermière parut à la porte, criant à sa belliqueuse progéniture :

— Assez, assez l's enfants. Fais donc attention, Pite, v'là qu't'as quasiment arraché un beau pied d'soucisses avec tes pieds. Je t'assure que tu vas t'faire ramasser par ton père, mé qu'i arrive à soir, mon insuspect. Pi, je l'dirai à mesieur le curé qui te coupera l's oreilles… Ah ! ben, c'est vous, mamzelle ? Excusez si j'm'en sus pas-t'aperçue plus vite. Ces espièques-là m'en donnent du tourment. Entrez vous r'poser un brin. C'est bien vré de dire qu'en parlant du soleil, on en voit les rayons, j'pensais à vous tantôt… Toé, Pite, marche-t'en aux bâtiments, préparer l'manger des alimaux ; vous autres, Marie pi Didoune, allez sur les fanils, faire le tour des niques, ramasser les œufs et si vous avez l'malheur d'en casser un, vous voirez !

— Dieu merci, continua Jacqueline refermant la porte derrière elle, nous allons pouvoir jaser en paix. Ah ! les chers insuffrabes ! Pourtant, ajouta-t-elle avec un gros soupir, quand y sont petits, c'est des p'tites peines, quand y sont grands, c'est des grosses…

Et la brave femme retourna à ses poêles, dans lesquelles de bonnes omelettes rôtissaient, au-dessus d'un feu vif et pétillant.

— J'ai détrempé mes crêpes un peu d'bonne heure, mé j'voulais leur donner un coup d'main pour rachever d'engerber c'soir. J'cré qu'i vont pouvoir finir avant la brenante.

— Ne souperont-ils pas plus tôt ? interrogea Sabine.

— Non. Voyez-vous, ça leur ferait perdre du temps. I ont fait une bonne r'levée aujard'hui et pour les régaler, je leur-z-ai fait des crêpes au lard, et avec du lait caillé, pi, des pataques, y vont être comme aux noces.

Prenant une poêle entre ses deux mains, Jacqueline l'agita quelques instants ; puis, imprimant en l'air un mouvement sec et rapide, elle fit sauter l'omelette, qui retomba sur l'autre côté, jaune et appétissante.

— Ah ! laissez-moi, je vous en prie, retourner l'autre, dit gaiement Sabine.

— A vot' liberté, mamzelle. Quand on sait ben r'virer une crêpe, dit Jacqueline très sérieusement, c'est signe qu'on est bonne à marier.

Sabine prit en riant la poêle, la secoua timidement, et en fit sauter le contenu, mais l'évolution ne se fit pas, faute d'expérience, et l'omelette retombant brusquement, alla s'aplatir dans les cendres du foyer.

— Je m'en doutais, s'écria la jeune fille. Vous voyez que je ne suis pas encore bonne ménagère ; par conséquent, je ne dois point songer au mariage.

— Ça s'apprend, mamzelle, ça s'apprend. Y a rien qu'à y mettre d'la bonne volonté.

— C'est bien ce qui me manquera toujours, car, enfin, à quoi cela me servirait-il, puisque je ne veux pas me marier ?

— Faut pas parler d'même, ma chère d'moiselle ; si vot' défunte mère, – que Dieu l'ait en son saint paradis ! – était de ce

monde, alle vous dirait comme moé. Quand qu'on manque de s'marier par sa faute, on est tourmenté dans l'aut' monde, par les fantômes de tous les enfants qu'on aurait pu avoir. Ma tante Margritte, défuntisée à soixante-dix ans, a vu dans son agonie, les apparitions de trois grandes personnes, qui vinrent y r'procher de s'être point mariées. C'qui paraît qu'c'était sa fille, pi, ses deux garçons. Alle était si difficile à plaire aussi, ma tante Margritte !

Puis, voyant que Sabine était prise d'un rire inextinguible, qu'elle essayait vainement de dissimuler :

— Vous trouvez ça ben drôle, mamzelle, on voit ben qu'vous êtes jeune. C'est pourtant pas des histouères que j'vous conte là, mais la vrée vérité.

— Je ne doute pas de votre parole, Jacqueline, et je vous remercie de votre bon conseil. Je puis vous assurer que j'y penserai souvent. En attendant, il faudra marier la Douce ; les apparitions lui ont toujours fait grand'-peur. Mais à propos, où est-elle donc ? Je ne l'ai pas vue dans le champ.

— La Douce ? ah ! non, elle est dans son cabinette à s'faire brave pour à soir. Elle est invitée aux noces de Louison à Marcel Côté, qui s'est marié d'à matin, avec la grande Marichette. Y a un grand raccroc en leu z-honneur, chez l'père de la mariée, et comme la Marichette ne sait point chanter, ni la suivante non plus, la Douce a été priée pour entonner la chanson des noces. Vous savez, continua Jacqueline avec orgueil, que la Douce, c'est point pour la vanter, ni parce que c'est ma fille, mé c'est une fine chanteuse et y a point de noces à trois lieues la ronde, sans qu'elle y chante son couplet.

— Louison Côté ? Louison Côté, n'était-ce point le cavalier de la Douce ? Oh ! ma pauvre Douce !

— Eh ! ben, oui, éclata brusquement Jacqueline, c'est ben ça qui m'tarabusque, vu que j'ai peur que ma pauv' fille en prenne du chagrin. Y avait coutume, vous savez, de venir faire son tour le dimanche après les vêpres, et comme c'est un garçon ben avenant, ben astiqué, y fallait pas un miracle pour s'faire aimer des filles. Par exemple, j'peux ben dire qu'i ne lui en a pas fait accraire dans ses discours, car i avait parlé de rien, mé j'vous assure ben que j'm'attendais, d'un jour à l'autre, à la grand'demande.

— Alors, pourquoi n'a-t-il pas proposé à la Douce, qui est jolie comme un cœur, et tout aussi riche que Marichette ?

— Ah ! ben, pour ça oui, quoique les parents de la Marichette soient des gros-t-habitants et qu'ils lui aient donné un beau ménage.

— Qu'est-ce que vous entendez par un beau ménage ?

— Un ménage, mamzelle ? C'est un rouet, une commode, six chaises, un lit tout grayé, quat'mères moutonnes, une vache, vingt-cinq louis en argent, pi, un coffre si plein d'butin, qu'on met l'genou dessus pour l'fermer. La Douce aura tout ça, Dieu marci, et si les années n'sont pas trop dures, j'y achèterai une belle visite en gros d'Naples, qui farlassera, j'vous en réponds.

— Je ne vois pas alors pourquoi, avec tous ces avantages, Louison aurait préféré…

— C'est les bonnes gens qui ont arrangé ça entr'eux autes. Voyez-vous, la Douce est féluette, et les vieilles gens la trouvent pas assez résistable pour les travaux des champs. Tandis que Ma-

richette, elle, alle est laite assez pour faire sûrir la soupe, c'est vré ; mais, c'est résolue et ça coupe son arpent entr' les deux soleils (le soleil levant et le soleil couchant), sans se surmener.

— Et c'est pour cette seule raison qu'on briserait deux vies ? Depuis quand se trouve-t-il des fils aussi dociles ? dit amèrement Sabine.

— Mamzelle, dit gravement la fermière, sans vous faire la leçon, un garçon doit toujours obéir à son père. Les parents ont pus d'expérience dans un p'tit doigt que les jeunes dans tout leur corps. D'ailleurs, ajouta Jacqueline avec fierté, la Douce était ben que trop ordilleuse, pour rentrer dans une maison par la fenêtre, si la porte y était barrée.

— N'importe, je suis désolée pour cette pauvre enfant, et comment peut-elle avoir le courage d'aller chanter aux noces de celui qu'elle aime ? Personne ne l'y oblige, je suppose ?

— Pour ça, non, Seigneur ! J'ai fait d'mes pieds et d'mes mains pour l'en imposer. Mé, vous savez, alle aimerait mieux s'faire hacher par morceaux, que d'laisser craire qu'elle n'a pas voulu y aller, parce qu'elle en avait d'la peine… Au moins, si ça avait eusse été préparé de longue main, p'têtre ben que ça l'aurait pas tant surpris, mé, dimanche dernier quinze jours, i est venu icite comme de coutume, et la semaine après, i mettait son ban à l'église avec la Marichette.

— Il est un peu trop expéditif, votre marié, pour mon goût.

— Ah ! c'est la façon avec nous autres. Mon bonhomme a proposé à not' deuxième rencontre, et on s'est mariés deux jours après. Les fréquentations, c'est pas bon pour la jeunesse. Pi, pour

en revenir à Louison, on est dans le temps des récoltes et le grain presse. La Marichette peut donner un bon coup d'main, alle vaut l'temps de deux criatures et la main-d'œuvre est chère… Mé, si vous vouliez dire un mot à la Douce, ça m'soulagerait ben. Vu que vous êtes sa préférée, alle vous écouterait p't-être. Alle fait piqué depuis quelques jours, alle va t'et vient dans la maison comme une âme en peine… Bonté divine ! mes omelettes qui brûlent pendant que j'bavasse. Montez, Mamzelle, c'est la petite porte dans l'fond.

Sabine gravit le raide escalier conduisant à l'étage supérieur, qui servait aussi de grenier. De la laine cardée et du lin s'entassaient dans les coins, tandis que sur des planches, supportées par deux tasseaux, on voyait, d'un côté, d'énormes morceaux de savon, de l'autre, soigneusement alignés, de gros pains de sucre du pays. Des petites bottes d'herbages achevaient de sécher, suspendues aux poutres.

À l'extrémité de la maison, on avait ménagé un espace, séparé du reste par une mince cloison en planches brutes. Sabine frappa doucement à la porte, dont on avait retiré le loquet pour la tenir fermée en dedans.

— C'est moi, Sabine. Ouvre donc.

Il se fit un mouvement à l'intérieur et une voix répondit :

— J'peux pas. C'est trop en désordre. Tout est à la traine.

— Allons, allons, riposta Sabine, depuis quand fait-on des façons avec moi ? Ouvre, j'ai quelque chose à te dire que je ne puis te crier à travers la cloison.

Après quelques minutes d'attente, la porte s'ouvrit, et Sabine entra dans la chambre à coucher de la Douce. Une petite fenêtre éclairait le modeste réduit ; sur les vitres bien claires, on avait tiré des rideaux de calico à fleurettes roses ; un lit bien étroit se cachait à demi dans une encoignure et sur la commode, devant une petite Vierge de plâtre toute enfumée, dans un pot de faïence ébréché et fêlé, quelques fleurs achevaient de mourir.

Modestement encadrées de bois peint en blanc, quelques images pieuses, parmi lesquelles une sainte Élizabeth, patronne de la Douce, se détachaient sur les murs.

Un miroir, dont le tain avait été un peu enlevé par endroits, était retenu entre quatre clous, et si petit qu'il n'aurait pu suffire à tout autre qu'à la Douce. Mais son minois était si fin, si délicat, qu'il pouvait bien s'y mirer tout entier, avec ses yeux pensifs et son joli front, au-dessus duquel une raie blanche et droite séparait une abondante chevelure d'un blond cendré.

Elle était toute prête pour la fête. Sa robe soigneusement empesée et repassée de frais, tombait en plis autour de sa taille, qui paraissait, dans cette blanche toilette, encore plus frêle. Elle se tenait debout, au milieu de la chambre ; une grande énergie brillait sur ses traits, et dans son regard, si tranquille d'ordinaire, se lisait une inébranlable résolution.

— Je m'en vas aux noces, dit-elle en essayant de sourire ; si vous avez besoin de moé, c'est ben fâcheux, mé vous comprenez qu'une invitation aux noces, ce n'est pas de refus.

— Je crois pourtant que tu devrais refuser celle-ci, ma bonne petite… Voyons, je t'amène avec moi, ce soir, et je lirai pour toi dans les livres que tu aimeras le mieux.

— Non, répondit la Douce, il faut que j'y aille là-bas et j'irai. Croyez-vous, continua-t-elle, en s'animant toujours davantage, que j'voudrais leur laisser dire que j'y vas pas parce que ça m'fait deuil ? J'aime mieux en mourir à la peine.

— Mais chanter, ma pauvre enfant ! Y as-tu bien songé ? Ne vas-tu pas te trahir dès les premières notes ? Aussi, pourquoi te donner ce tourment de plus ? Crois-moi, va, personne n'a d'intérêt à t'infliger cette douleur inutile.

— Ah ! vous n'savez pas vous ! vous n'pouvez pas savoir. Mé la Marichette et moé, on a jamais été bonnes amies. Même quand on marchait ensemble pour faire notre première communion, alle m'pinçait les bras parce que j'savais mon catéchisme mieux qu'elle. Quand on était petites, pour se venger, alle me massacrait toutes mes catins. Plus tard vous savez, alle n'avait pas autant de cavaliers que moé, et alle a ben souvent mangé de l'avoine rapport à moé.

— Elle sentait bien que tu étais plus jolie qu'elle…

— Jolie ! jolie ! dit amèrement la Douce, une beauté de d'moizelle ! C'est pas ça qu'i nous faut, à nous autres, filles d'habitants. J'estimerais autant être moins jolie, et avoir la capacité de Marichette. C'est elle qui vous décharge ça, un voyage de foin ! J'en avais ben de la jalouserie en dedans de moé, allez, de la voir si forte… I avait longtemps, elle aussi, que Louison lui avait tombé dans l'œil ; vous pouvez vous figurer si ça la mettait en bonne humeur, quand alle pensait qu'i venait m'voir. Alle disait que j'enjôlais tous les garçons. Mé, aujourd'hui, alle a le dessus et c'est pour ça qu'alle m'a priée de chanter à sa place.

— I faut être femme et méchante, pour trouver pareil raffinement de cruauté, exclama Sabine.

— Vous voyez ben qu'il faut que j'aille, reprit la Douce. Ça lui fera voir que j'avais pas une grosse amiqué pour Louison, puisque j'sus capable d'aller à ses noces.

— Mais c'est dur, c'est dur, ma chère d'moizelle, continua la Douce, glissant à genoux aux pieds de Sabine et cachant sa petite tête blonde dans les plis de sa robe. J'aimerais mieux m'en aller au cimetière les pieds devant la tête. Heureusement que ça n'tardera pas à c'te heure.

Sabine passa tendrement sa main sur cette tête inclinée dans une muette caresse. Devant cette douleur si vraie, si profonde, si naïve, elle ne trouvait pas un mot pour la consoler.

— Ne me plaignez pas, ne me plaignez pas, reprit la Douce, ça m'ôterait tout mon courage et j'en ai tant besoin ! Je l'aimais tant !...

Toute sa fierté l'avait abandonnée ; elle gisait là, repliée sur elle-même, se pelotonnant frileuse, sous le vent du malheur, oublieuse même du triomphe d'une rivale détestée, pour ne plus penser qu'à celui qui avait eu son amour, au premier réveil de son cœur.

— Les hommes valent-ils la peine qu'on les regrette ? dit Sabine frémissante d'indignation. Le meilleur d'entre eux vaut-il un soupir d'honnête femme ? Ah ! le lâche !

— Faut pas parler de lui comme ça, fit résolument la Douce mettant sa main brune sur la bouche de Sabine. Je n'veux pas qu'on en dise du mal devant moé... Les hommes ont ben des dé-

fauts, mé nous avons aussi les nôtres. D'ailleurs, les femmes, elles, doivent aimer et toujours pardonner.

— C'est bon d'un ange comme toi. Tout de même, pensait Sabine, si Marichette renouvelle souvent ses manches à balai sur le dos de Louison, ce sera bien fait pour lui.

— Si c'était à r'commencer, je l'aimerais pareil, continua la Douce ; ces choses-là s'commandent pas, et croyez-moé, ça fait toujours du bien d'avoir aimé, quand même on en souffre un peu…

Un long silence régna dans la petite chambre ; il fut interrompu soudain par la voix de la fermière qui criait d'en bas :

— Voilà Pierre à Jacques qui s'est mis faraud pour t'conduire chez les noceux. J'va-t-y dire que tu peux pas y aller ?

— Non, non, j'descends dans la minute… Allons, dit la Douce en se raidissant, i faut partir. Vous ne m'empêcherez pas à c'te heure !

— Non. Je crains seulement que tes forces ne te soutiennent pas jusqu'au bout.

— Quand son honneur est en jeu, ça soutient toujours. Il n'y a pas seulement que dans vot' monde, ous qu'on sait rire quand on a envie de pleurer. Et si on n'a pas d'beaux mots pour dire sa pensée, i faut pas croire qu'on n'ressent pas autant pour tout ça ; le cœur, il est pareil partout, et la joie et l'malheur ça égalise ben du monde. Faut pas parler de rien à mouman, ça lui f'rait du chagrin. J'ai été un peu pâlotte aujourd'hui, mais d'main, ça y paraîtra pas. Attendez un brin, que j'me frotte les joues avec ma jupe de futaine pour me mettre plus rougeaude.

— C'est cela. Fais-toi aussi belle que tu pourras, et fais enrager Marichette, en t'amusant avec son Louison toute la veillée.

— Seigneur ! non, c'est pas mon idée. L'dernier mot est dit entre Louison et moé ; je s'rais ben méchante de chercher à venir entre les deux à c't'heure qu'y ont été mariés devant le prêtre. Entre l'écorce et l'arbre, on n'y met pas les doigts. C'est pour m'étriver que vous parlez de même. Sûrement qu'on n'fait point comme ça dans vot' monde ?

Sabine, se penchant vers elle, l'embrassa sans rien dire.

q

Chapitre 11 Le miroir brisé

Au coin de l'âtre, pendant que tout dormait dans la maison de Martial Belzil, seule, la brune Marie veillait encore.
Au dehors, la campagne s'étendait au loin, toute blanche et propre dans sa parure hivernale ; la lune, dans le firmament scintillant d'étoiles, jetait sa clarté froide et pâle sur les prés et les bois d'alentour. Nul bruit. La bise était muette, ne se querellant plus avec les grands arbres. Les sombres sapins, dans leur fière attitude, dédaignaient de secouer la neige qui couvrait leurs lourdes branches.

À l'intérieur, le feu s'en allait mourant. Par intervalles, une flambée joyeuse s'allumait des bûches à demi consumées, léchait les parois de la cheminée et enveloppait la jeune fille de rayons caressants.

Sa belle tête se nimbait d'une auréole lumineuse projetant de surprenantes lueurs dans les tresses de son épaisse chevelure. Mais aucune flamme ne pouvait prêter plus d'éclat à ce grand œil noir qui reflétait son âme. Et dans l'éclair de son regard, on lisait quelque chose de suave et de mystique qui valait tout un poème.

Le vieux coucou faisait entendre dans un coin son tic-tac monotone. Bientôt ses deux aiguilles réunies allaient marquer le coup de minuit.

Dans quelques moments, une année surgirait du chaos des âges, et l'autre s'en irait brusquement rejoindre ses devancières dans le gouffre insondable des éternités.

C'est à quoi songeait Marie, quand, la tête appuyée sur sa main, elle fixait distraitement les lueurs fantastiques que projetait dans l'ombre le feu agonisant.

Oh ! cette année qui partait ainsi, elle aurait voulu la garder toujours.

L'autre, l'inconnue, pouvait-elle lui apporter quelque chose de meilleur, de plus précieux, que ce que celle-ci lui avait déjà donné : l'amour d'André ?

Car, c'était bien vrai qu'il l'aimait, et, ce soir, encore, il le lui avait répété plus de vingt fois en ajoutant qu'il n'aurait jamais d'autre femme qu'elle.

Avant de dire adieu à cette année à jamais sacrée dans sa mémoire, Marie repassait dans son cœur tous les incidents qui en avaient marqué le cours.

Elle évoquait les souvenirs de chaque jour, de chaque instant et, à cette heure paisible de la nuit, elle les revoyait nettement dans leurs moindres détails.

Esprits légers, ressemblant à des âmes visiteuses, ils remplissaient le vaste appartement et à tour de rôle l'effleuraient de leurs ailes brillantes.

À tous, elle faisait bon accueil. N'était-ce pas pour rêver avec eux qu'elle avait gardé cette longue vigile, qu'elle avait veillé ces dernières heures avec l'amie qui partait ?

Bienheureuse année, qui, d'une enfant, l'avait faite une femme ! Bienheureuse année qui avait ouvert son cœur à la plus belle, à la plus sainte des amitiés ! Bienheureuse année où elle avait aimé !

†††

Comment ce sentiment si étrange, doux et triste à la fois, lui était-il venu ? Elle ne pouvait le dire.

Pourquoi avait-elle préféré André à Jacques, tout aussi bon, tout aussi dévoué ? Pourquoi entre tous avoir choisi celui-là ?

Le savait-elle seulement ?

Un soir de danse, André avait détaché de son bouquet une modeste fleurette dont il s'était paré, puis, avant de la quitter, il lui avait tendu la main. Elle y avait mis la sienne et, depuis cette heure, un astre nouveau s'était levé pour elle et sa vie tout entière en avait été comme transformée.

Oui, quel grand transformateur que l'amour ! Non seulement il avait doré ses horizons, mais il l'avait rendue et meilleure et

plus douce.

Elle se rappelait ses impatiences d'autrefois, ses dégoûts à l'ouvrage, ses propos peu charitables. Aujourd'hui, la mansuétude remplissait son âme ; elle se sentait pleine d'indulgence et de pardon pour les fautes d'autrui ; inconsciemment, des paroles consolantes et sympathiques se trouvaient sur ses lèvres, les tâches les plus ardues ne rebutaient pas son courage et elle aurait voulu procurer à tous cette paix, ce bonheur intérieur dont elle jouissait.

Elle se sentait au cœur des aspirations qu'elle ne connaissait point auparavant. Elle avait soif de dévouement, mesurant largement, sans compter, sa part de sacrifices, prête à donner jusqu'à sa vie, s'il le fallait.

Elle consentait encore, pour lui prouver son amour, à vivre loin de lui, à ne plus le voir, ni l'entendre parler, à renoncer à la parcelle de bonheur qui lui était échue ici-bas, s'il devait bénéficier de ces héroïques abnégations.

Là, une pensée terrible vint troubler son esprit. Bien des fois, Catherine, la blonde fille de la ferme des Tilleuls, avait cherché à lui ravir le cœur d'André. Souvent même, les commères du village, dans leurs bavardages, les mariaient l'un à l'autre.

Et quel beau couple cela aurait fait !

Un doute, un doute affreux lui traversa l'âme comme un dard aigu.

Peut-être s'étaient-ils aimés ? peut-être s'aimaient-ils encore ? Une contraction nerveuse vint agiter sa lèvre, son œil devint dur ;

intérieurement, elle s'armait pour la lutte, prête à le disputer à la mort même.

Mais aussitôt ses traits se détendirent, son visage redevint serein et une expression attendrie, comme les martyres doivent en avoir, rayonna dans ses yeux.

Quoi ! était-ce donc là toute la mesure de ce dévouement sans bornes dont elle venait de faire l'aveu ? Aimait-elle André pour lui-même, où s'aimait-elle plutôt dans lui ? Elle s'accusa d'égoïsme. Non, si André lui préférait Catherine, elle s'effacerait sans une plainte, sans une récrimination. C'est parce qu'elle l'aimait qu'elle le voulait heureux, même au prix des plus grandes tortures et pour le lui assurer, ce bonheur, elle allait, jusque dans son cœur, consentir au triomphe de sa rivale.

Voilà ce qu'est l'amour.

Mais ce cruel sacrifice n'était pas exigé d'elle. C'était une injure que de soupçonner la loyauté de son ami.

L'amour, le seul, le vrai, est sincère, constant, fidèle. Celui qui ne dure qu'un instant n'est pas digne de ce nom.

Savez-vous combien est pur et chaste l'amour d'une femme ? Cet amour, preuve la plus convaincante de l'immortalité de l'âme, qui s'élève au-dessus de la matière, qui vit sans les baisers et les serrements de mains, purifiant et sacré comme les eaux du baptême ?

Son amour, c'est cette aspiration vers l'infini du bien, l'infini de ce qui est parfait ; c'est cette charité débordante qui se prodigue à l'enfant, au malheureux, à la fleur, à l'oiseau ; c'est le be-

soin de consoler la douleur, d'ouvrir un coin du ciel au pauvre déshérité.

C'est une âme à la recherche d'une autre âme qui lui ressemble, et qui l'ayant enfin rencontrée, se confond et s'unit dans la plus délicieuse et la plus mystique des unions.

— Je voudrais être bon comme vous, lui avait dit un jour André.

Bon comme elle ? ce n'était pas assez, elle le voulait meilleur encore. Il était toutes ses ambitions, elle le voulait le plus honnête, le plus brave et l'exemple du hameau.

Elle serait son bon génie, son aide dans la vie, son inspiration aux heures d'épreuves, son guide, son soutien, jouant dans l'ombre son rôle sublime, se trouvant déjà assez récompensée d'entendre dire quand ils passeraient ensemble :

— Voyez comme ils sont heureux et comme ils s'aiment !

Oui, elle ne demanderait que cela, s'oublier, s'immoler, se dévouer. Tout prendre pour sa part : les soucis, les angoisses, les douleurs.

Et l'aimer !

. . . . . .

..

Le beau rêve que celui-là !

Les heures fuyaient rapidement et, tout absorbée dans ses pensées, Marie ne s'était pas aperçue qu'une nouvelle année avait commencé pour le monde.

Mais l'astre qui avait illuminé l'horizon de ses jours passés continuait à luire sur celui-ci, et c'est avec un sourire que Marie en salua l'aurore.

Quittant le foyer où les cendres éteintes commençaient à se refroidir, elle s'apprêta à regagner sa chambre. La campagne s'étendait toujours au loin blanche et claire sous les regards lumineux de la lune. On eût dit comme l'emblème du sommeil virginal de la jeune fille, qui dormira tout à l'heure avec son chaste amour béni par les anges.

†††

Le lendemain, de grand matin, la brune Marie s'est levée.

André lui avait dit la veille, en la quittant, qu'il voulait être le premier, après ceux de la maison, à lui faire ses souhaits du nouvel an et il tiendrait parole.

Toute la famille est réveillée, d'ailleurs ; on est si matinal ce jour-là à la campagne. Au dehors, on entend déjà la gaie sonnerie des grelots de cuivre, les bonjours s'échangent, des carrioles se croisent et les visites sont sur le point de commencer.

Si André ne se hâte pas, il ne sera pas le premier à souhaiter à Marie la bonne année. Et lui qui voulait la surprendre !

Elle se prit à sourire en y pensant et tout en mettant de l'ordre dans la vaste cuisine, elle s'arrêta un instant devant le miroir accroché à son clou, au-dessus de l'évier et s'y mira par dessus l'épaule du grand'père qui se faisait la barbe.

Ce qu'elle y vit, lui fit sans doute plaisir, car elle devint plus rose et un éclair brilla dans ses grands yeux.

Il faut toujours étrenner quelqu'objet le premier janvier, ça porte chance pour tout le reste de l'année. Marie étrennait une jolie robe de mérinos bleu qu'elle avait faite elle-même et qui lui seyait à ravir.

Elle avait voulu être belle ce matin-là et quelque chose lui disait qu'elle avait réussi.

Le père Martial était à la grange ; sa femme, déjà revêtue de sa robe des dimanches et d'une grande câtine blanche aux frisons bien tuyautés, s'occupait dans l'autre pièce à habiller les enfants. Ceux-ci, tout jubilants, croquaient à bouche que veux-tu force peppermints et bâtons de crème que le « p'tit Jésus » avait glissés dans leurs bas.

Tout à coup, dans la cuisine, un bruit sinistre se fit entendre. Soit que le clou se fut arraché, soit que le vieux grand'père l'eût heurté de sa main tremblante, brusquement, le miroir était tombé et gisait sur le plancher, brisé en mille morceaux.

Un miroir cassé au premier jour de l'an !

Un signe de deuil dans cette maison qui ne comptait que des fêtes !

Tout un cortège de sombres pressentiments envahit l'aïeul et l'enfant ; des bruits de sanglots, de glas funèbres tintaient déjà à leurs oreilles.

Pâles et tremblants, tous deux se regardèrent et, dans leurs regards, se lisait la même interrogation :

— Qui des deux parlerait le premier ?

Il n'y a pas d'endroit comme la campagne pour garder les croyances superstitieuses. Même le contact de la civilisation des villes, même le temps, l'éducation, ne sont pas encore parvenus à déraciner ces préjugés naïfs.

On croit encore aux loups-garous, aux sorcières, à leurs maléfices et on considère une glace qui se casse comme un des pires malheurs qui puisse survenir. C'est le signe précurseur, un signe de mort certaine, sort funeste qui, – toujours selon la superstition populaire – échoit à la personne qui parle la première après l'accident. C'est pourquoi, les deux seuls spectateurs de cette scène, muets et terrifiés, n'osaient proférer une parole.

Le vieillard, avec tout l'égoïsme de son âge, se cramponnait à la vie, prêt à immoler ce sang jeune et vigoureux pour ajouter quelques heures à ses pâles jours d'hiver.

Et elle, pourquoi le prononcerait-elle le mot fatal ? Ah ! Dieu ! si l'on tient à la vie, n'est-ce pas quand on a vingt ans et quand on aime !

Les lèvres serrées, elle attendait.

Tout à coup, la porte s'ouvrit pour livrer passage à un troisième personnage.

C'était André, qui, n'ayant pas reçu de réponse aux coups qu'il avait discrètement frappés, s'était décidé à entrer.

Il parut sur le seuil, gai, souriant et ses lèvres s'entr'ouvraient déjà pour faire entendre son salut matinal, quand, prompte comme l'éclair, Marie le devança :

— André, s'écria-t-elle, je vous souhaite une bonne et heureuse année !

Puis, elle se jeta à son cou, en pleurant.

q

Chapitre 12 Gracieuse

Le soleil, à son zénith, resplendissait, chaud et lumineux, au haut de l'horizon.
Silencieux, dans les champs, hommes et femmes coupaient, râtissaient le foin et l'air ambiant s'imprégnait des parfums du trèfle et de la luzerne fleurie.

La chaleur était intense. De temps en temps, les travailleurs essuyaient du revers de leur manche leurs fronts ruisselants, puis se remettaient bravement à l'ouvrage.

Tout à coup, le son argentin d'une clochette retentit dans l'espace, et, sur le long chemin poudreux, se déroulant irrégulièrement à travers la campagne, on vit apparaître le blanc surplis d'un prêtre que précédait un enfant de choeur.

L'enfant marchait nonchalamment, l'air distrait.

Quand il passa devant le champ de Reuben Côté, il s'arrêta presque, pour juger des progrès des ouvriers.

— Il sont pas rendus à la talle d'aulnes, aras le petit ruisseau, dit-il à mi-voix. D'abord que M. l'curé se dépêchera, j'aurai le

temps de r'venir chercher mon nique d'oiseaux avant que p'tit Pite Gagnon l'ait dénicheté.

Et il se remit à agiter plus fort la clochette qu'il tenait dans sa main en hâtant le pas pour arriver plus tôt.

Le vieux prêtre suivait, plongé dans un profond recueillement, l'air grave et triste. Ses deux mains croisées sur sa poitrine pressaient l'hostie sainte et ses lèvres s'agitaient dans une muette prière.

À son approche, on avait suspendu tout travail. Les hommes ôtèrent leurs larges chapeaux de paille et tous s'agenouillèrent pieusement en faisant le signe de la croix.

Derrière le prêtre, suivant la coutume, quelques vieilles personnes formaient cortège et la petite procession se perdit bientôt à travers les grands prés et les blés mûrissants.

— C'est pour la Gracieuse qu'on va porter l'bon Dieu ? demanda le gros fermier Reuben.

— Oui, la pauv'femme, répondit Justine. J'ai rencontré la mère Savard qui m'a dit que sa bru était bien basse et qu'elle voirait point le soleil couchant.

— I a-t-un des grands ciarges qui s'est éteint dimanche passé durant la grand'messe. C'est un signe de mortalité ; vendredi, on a enterré Noël à Jacques et, vous savez, quand la terre s'rouvre un vendredi, y a toujours un autre mort dans la semaine.

— La dernière fois qu'on est allé au cimiquière ensemble, reprit une autre, all'est tombée de tout son long. En se r'levant, alle

m'a dit comme ça : « J'vas mourir dans l'année ! » et comme de fait ça ne manque pas.

— Pauv'Gracieuse ! dit la bonne fermière ; la mère Savard lui faisait la vie dure et on peut ben dire que la pauv' n'avait pas grand agrément sur la terre.

— Son mari est-il arrivé, demanda quelqu'un.

— Non, mé la mère Savard l'attendait aujourd'hui de Bersimis, si l'vent d'nordet r'tarde point trop la goélette… Quiens, v'là M. l'curé qui s'en r'vient. Si all' est morte, les glas r'tarderont pas à sonner.

— C'est ben triste mourir à vingt-quatre ans, soupira la blonde Cécile.

— On meurt à tout âge, dit sentencieusement Reuben, en se remettant à l'ouvrage ; un peu plus tôt ou un peu plus tard, faut toujours y passer. Allons, la charette est chargée… enlevez les gars ! Hue donc, l'Blond !

†††

Sur son lit d'agonie gisait la pauvre femme.

Déjà, la mort avait marqué sa victime au front, et ses grandes ailes noires déployées n'attendaient plus pour s'envoler avec sa proie que la chute des derniers grains de sable dans le sablier des âges.

Les beaux traits de Gracieuse, émaciés par les souffrances, se teintaient de cire et ses grands yeux gris, où toute son âme s'était réfugiée, semblaient interroger cet espace sans bornes sur les confins duquel son âme flottait incertaine.

Quelques vieilles femmes chuchotaient à mi-voix auprès de son lit. Leurs paroles arrivaient claires et distinctes aux oreilles de la malade dont la grande faiblesse avait doublé le sens de l'ouie.

On s'entretenait de sa mort prochaine, on suivait avec curiosité les progrès du terrible mal, et déjà on ne la comptait plus parmi les vivants.

Pourtant, ces femmes n'étaient pas cruelles et toutes, à l'exception de la mère Savard peut-être, avaient des regrets pour cette jeune femme fauchée en plein printemps.

Mais cette sympathie s'exprimait mal. Leurs paroles sonnaient dur aux oreilles de la mourante ; son pauvre coeur, qui avait cru ne pouvoir plus souffrir, se serra douloureusement ; l'angoisse qui la torturait monta jusqu'à ses lèvres et se trahit par un gémissement.

Une des voisines se pencha au-dessus de son lit et lui demanda :

— T'faut-y queuque chose, Gracieuse ? Me reconnais-tu ?

— J'ai faim, balbutia la pauvre délaissée, qui sentait tout-à-coup un grand vide se creuser au-dedans d'elle.

— C'est la faim de la mort, dit tout haut la mère Savard.

Et elle alla chercher un bol de faïence plein d'un gruau épais et noir qu'elle remuait avec une méchante cuillère de fer, et s'approcha du lit de la malade.

On souleva sa pauvre tête pendant que la belle-mère approchait des lèvres de sa belle-fille cette bouillie informe.

Avant même que ses lèvres y eussent touché, ses yeux se détournèrent pleins de dégoût et, d'un geste, elle refusa cette nourriture grossière.

Des sueurs maintenant perlaient à ses tempes. Ses beaux cheveux blonds se collaient en mèches autour de sa tête et pas une main amie pour essuyer ces pleurs suprêmes, ces adieux éternels de la chair à l'esprit !

Oh ! la misérable vie que la sienne ! Pourquoi la regretterait-elle ? Même dans l'incertitude de la vie future qui s'entr'ouvrait devant elle, rien ne pouvait égaler les souffrances qu'elle avait endurées sur la terre.

Oui, il aurait fallu que cet au-delà de la tombe fût bien terrible pour lui donner encore autant de douleurs.

Lentement, repassaient devant ses yeux ses jeunes années, ces printemps sans soleil, cette soif de bonheur qui n'avait jamais été étanchée.

Elle se voyait toute enfant, délicate, fluette, avec de grands yeux « qui mangeaient son visage » comme on le lui avait dit tant de fois.

Orpheline de bonne heure, elle ne se rappelait pas sa mère. Quelquefois, en fouillant bien avant dans ses souvenirs, elle voyait revivre, comme dans un rêve, un grand jeune homme qui la regardait avec des yeux si tristes.

Puis, la nuit se faisait de nouveau dans sa mémoire, et la jeune femme se retrouvait enfant chez sa tante et sa marraine à la fois, dont la bonté brusque n'avait pu la protéger contre les brutales taquineries de ses frères d'adoption.

La mignonne enfant avait grandi au milieu des rebuffades. Ses membres frêles et délicats, sa faible constitution ne lui permettaient pas les travaux des champs et parmi tous ces gars pleins de robustesse et de santé, qui lui jetaient à la figure, comme une injure, la petitesse de sa taille, elle s'était sentie si seule, si désolée, que rien ne pourrait dire, non, rien ! combien elle avait souffert.

Quelques rayons de bonheur, oh ! si pâles, oh ! si furtifs, avaient quelquefois traversé son existence.

Après bien des instances auprès de sa tante, qui l'aimait à sa manière, elle avait obtenu de fréquenter l'école du village où elle avait appris à lire et à écrire. Et dans les quelques livres qu'elle avait réussi à se procurer, quelles bonnes heures d'oubli elle avait passées ! Ces distractions, trop courtes et trop rares, avaient été ses seules, ses plus douces jouissances.

Plus tard, encore, Simon l'avait demandé en mariage et elle l'avait accepté plutôt par reconnaissance et pour décharger sa marraine du soin de son entretien que par affection bien profonde.

Son mariage lui avait fait une ennemie jurée de la mère Savard dont l'avarice et la dureté étaient proverbiales.

Celle-ci avait désiré pour son fils, Sarah Dubé avec ses terres et ses écus luisants ; c'est pourquoi elle ne pardonnait pas à Gracieuse, « cette quêteuse, cette propre à rien, d'avoir empigeonné son gars. »

Au souvenir seul du douloureux martyre qu'elle avait enduré avec sa belle-mère, Gracieuse éprouva un redoublement d'angoisses jusque dans les affres de la mort qui s'approchait.

Simon n'avait pas été souvent là pour la protéger ; il s'était lassé trop vite de s'interposer entre les querelles de sa mère et les larmes de sa femme et, pour éviter ces scènes désagréables, quand il était « à terre, » il ne rentrait que fort tard à la maison.

Il y avait bien peu d'années qu'il avait épousé Gracieuse et déjà son amour semblait s'être refroidi. Peut-être même, pensait la pauvre enfant, avait-il des regrets quand il voyait passer devant sa porte ces robustes jeunes filles à la mine hardie, à l'oeil vif et éveillé, qu'il comparait sans doute avec la démarche alanguie et les grands yeux tristes de Gracieuse.

Et maintenant tout cela était fini : le temps ne comptait plus. Fini son long martyre. Finies aussi ses longues aspirations vers le bonheur, finies toutes les joies de la terre !

N'avait-elle pas toujours été morte puisqu'elle n'avait jamais réellement vécu ? Oh ! que la vie eût pu lui être et meilleure et plus belle, s'il se fût seulement trouvé dans son rude chemin une âme sympathique qui répondit à la sienne.

Ses rêves de bonheur avaient été des chimères ; l'implacable réalité les avaient emportés loin d'elle. Peut-être là-bas, dans ce séjour mystérieux où elle allait entrer, auraient-ils un meilleur destin…

Une révolte soudaine gronda au-dedans d'elle-même.

Mourir ! si jeune, encore belle ! non elle ne le voulait pas.

Quoi ! quittez si vite les champs, les bois, les verts sentiers, le petit ruisseau ! Ah ! eux au moins l'avaient aimée ; et comme elle leur manquerait quand elle n'irait plus là, à la tombée du jour, pour recueillir leurs secrets.

Pourquoi partir maintenant ? Le soleil disparaît-il à l'horizon avant d'avoir terminé sa course ? Voit-on la plus pâle étoile s'éteindre avant son heure ?

Non, mais la fleur trop souvent est moissonnée avant qu'elle ait exhalé ses parfums, et l'oiseau tombe palpitant sous la flèche du chasseur avant d'avoir traversé le ciel bleu.

Tout à l'heure, le vieux curé qui l'avait baptisée, l'avait consolée et fortifiée pour ce grand passage. Maintenant qu'il n'était plus là, que ses paternelles exhortations ne relevaient plus son âme défaillante, une épouvante sans nom s'emparait de tout son être. Des ombres affreuses passaient devant ses yeux, des spectres hideux entouraient sa couche et des terreurs angoissantes la mordaient au coeur.

Ses yeux, agrandis par la peur, fixaient, affolés, ces effrayantes apparitions que la Mort évoquait devant elle. Ses pieds se glaçaient ; une sueur plus abondante encore mouillait tous ses membres, et, rassemblant ses forces, elle leva ses mains livides dans un dernier effort pour repousser ces visions sinistres qui l'étouffaient.

L'agonie cruelle, douloureuse, effrayante, était commencée.

— Allez chercher sa marraine, dit une des femmes, alle se meurt.

— La Salomée est chétive elle-même, p'tête ben qu'alle sera pas capable de venir, répliqua-t-on.

— Non, reprit la première, la Salomée a ben recommandé de l'envoyer cri quand viendrait la fin. I faut ben qu'alle vienne aider sa filleule à mourir.

Elle est assez singulière cette superstition qui veut que la présence de la marraine à l'agonie de l'enfant qu'elle a tenu sur les fonts baptismaux, adoucisse ses souffrances et « l'aide à mourir. »

Salomée, bien que retenue à la maison par un violent rhumatisme, n'eût pas voulu manquer à ce devoir sacré, et elle accourut aussi vite que ses forces le lui permettaient.

Comme si Gracieuse n'avait attendu que sa présence pour s'endormir, ses traits se détentirent, son oeil s'étonna, puis se remplit d'une douceur indéfinissable ; on eût dit qu'un voile soudain s'était déchiré devant elle et que, dans cette entrevue, elle avait compris les mystères de l'éternité. Ses lèvres s'entr'ouvrirent encore une fois et son âme, en les effleurant d'un dernier souffle, les consacra dans un suprême baiser.

— Elle est ben heureuse, dit Salomée en essuyant une larme.

Était-ce bien le bonheur enfin !

†††

La morte gisait sur son lit de parade.

Dans sa toilette, toute blanche, les mains croisées sur la poitrine avec son beau visage où semble reluire une clarté céleste, on eût dit qu'elle dormait.

À la tête du lit, sur une petite table recouverte d'un drap blanc, une branche de rameau trempait dans une soucoupe pleine aux trois quarts d'eau bénite, tandis que de chaque côté d'un crucifix, deux chandelles de suif, aux mèches fumeuses, brûlaient dans des chandeliers d'étain.

En revenant du champ, la blonde Cécile avait cueilli une grosse gerbe de marguerites croissant à profusion le long du ruisseau et les avait déposées, avec un soupir, auprès de la couche funèbre.

Une à une, les voisines s'étaient retirées en promettant de revenir sur les neuf heures pour faire la veillée des morts. Le silence qui s'était fait après leur départ dans la chétive maisonnette n'était interrompu que par le va-et-vient de la mère Savard, qui, tout en vaquant aux occupations du ménage, supputait dans son esprit les chances que ce départ prématuré laissait à Simon.

La mort n'avait pas attendu cette mégère. Dans son avarice sordide, elle avait même disputé aux ensevelisseurs le meilleur linceul de Gracieuse.

— C'est toujours trop bon pour aller dans la terre, grondait-elle.

Elle avait voulu lui enlever son anneau de mariage, mais Salomée était intervenue : Gracieuse s'en irait avec ses meilleurs vêtements et quant à son alliance, Simon, qui ne devait plus tarder, la lui ôterait lui-même, s'il le jugeait à propos.

La mère Savard en avait gardé une sourde rancune qui se traduisait par un redoublement de haine contre son innocente victime.

Au dehors, les oiseaux chantaient doucement le requiem du jour mourant.

Le soleil se couchait derrière les grands arbres dont il illuminait les cimes. La brise, passant sur les prairies, apportait sur son aile de subtils arômes ; elle pénétra par la fenêtre ouverte, fit

pencher les marguerites tremblantes, vaciller la flamme des bougies et promena par tout le réduit son souffle embaumé.

Le blanc suaire de Gracieuse frémit à son contact. Discrètement, le vent le souleva, effleura le pâle et beau visage, caressa avec amour les bandeaux de ses épaix cheveux et murmura à son oreille fermée une plaintive prière…

La vieille se pencha au dehors et regarda longuement, en haut, en bas, la route était déserte et le silence se faisait de plus en plus profond dans la campagne.

Alors, s'approchant à pas furtifs du lit de la morte, elle allongea le bras, et s'emparant des chandelles, rageusement elle en éteignit la lumière.

q

Chapitre 13 Superstitions

— Ne touchez pas à mon rouet, les enfants, dit Sophie Jalbert à ses fillettes, par une longue soirée d'hiver, cessant tout à coup de filer ; je r'viendrai le r'prendre après que j'aurai fait mon levain… C'est demain qu'est le jour de la cuite.

En retroussant les manches de son mantelet de calicot, la bonne Sophie alla d'abord se laver les mains dans l'aiguière en fer-blanc fixée sur une tablette au fond de la cuisine, puis soulevant le couvercle de la huche,

— Hé, mé ! qu'est-ce que ça veut dire ? Y a presque pus d'farine…

— J'vais vous dire, m'man, répondit la Phine, qui assise par terre, mettait en écheveaux, sur un dévidoir, la laine que sa mère venait de filer ; p'tit Bob a passé par icite c'te relevée et comme j'étais toute fine seule dans la maison, j'y ai donné tout ce qui a voulu tant j'avions peur qu'i me jetît un sort.

La raison sembla concluante pour Sophie qui ne dit pas un mot pour reprocher cet excès de prodigalité et envoya la plus jeune de ses filles, la petite Louise, au grenier pour renouveler sa provision.

— J'vous persouète que le cœur me cognait fort, continua la Phine, en voyant r'sourdre p'tit Bob et j'sais pas d'où i sortait, car y avait pas une minute que j'avais r'gardé dehors et on voyait pas une âme sur le chemin du roi.

— J'lui aurais barré la porte au nez, s'écria Luce, filleule de Sophie que celle-ci avait recueillie chez elle, à la mort de sa mère, et qu'elle aimait comme ses autres enfants.

— Sainte bénite ! repart vivement la Phine, tout effrayée de l'idée, pour qu'i m'jetit un sort !

— J'ai point peur de ses sorts, dit Luce, d'autant plus brave que le terrible personnage en question n'était plus là ; quand j'rencontre p'tit Bob, j'mets vitement mon tablier à l'envers ou ben mes pouces dans l'creux de mes deux mains. Avec ça, y a rien à craindre.

— C'est encore mieux d'avoir rien à faire avec lui, dit sagement Sophie qui brassait la farine dans son coin ; les jeteux d'sorts, ça parle au méchant esprit et quand j'pense à votre oncle Jos, qui a crevé son cheval l'été passé, à Narcisse Pinet qui a perdu sa vache

et tous ses moutons du printemps, tout ça parce que p'tit Bob leuz-y-avait dit : « Vous vous souviendrez d'moé, » ça n'est point des jeux. J'sais pas ousque ça aurait été pour votre oncle Jos, si y avait pas fait bouillir un peu de sang d'un autre cheval qui était tombé malade avec des clous dedans ; c'est un moyen souverain pour détourner l'mauvais sort.

— Et c'te pauvre Angèle Clonquier donc ! Elle avait ri de p'tit Bob une fois et i l'avait regardée de travers d'un air qui voulait pas dire grand'chose de bon. Après ça, alle pouvait rien faire sans trouver des cheveux : dans la soupe qu'alle trempait, dans la galette qu'alle cuisait, si ben, qu'à la fin, alle se fâche et alle dit comme ça : « Si c'est toé, p'tit Bob, qui m'as jeté un sort, il va t'en cuire. » Et alla mit sur la braise par la petite porte du poêle un des cheveux noirs et graisseux qu'alle venait justement de trouver sur son beau tablier blanc. Au bout de cinq minutes qu'est-ce qui arrive ? P'tit Bob. Pourtant i avait été vu la veille au grand Maska, à ben des lieues d'icite. I était tout essoufflé, blanc comme un drap et grognait tout bas. Sans prendre la peine de parler à la compagnie, i s'en va drette au poêle et s'met à manigancer un tas de choses en fouillant dans les charbons. « Qué que tu fais là ? » lui d'mande le père d'Angèle. « J'allume ma pipe » qui répond. Mé après ça, Angèle n'a jamais trouvé de cheveux ni sur elle, ni dans son manger.

— C'est dans dimanche huit jours qu'alle publie Angèle avec Octave Guérette, dit la petite Louise qui épluchait des pois au bout de la longue table. On peut ben dire que sa malchance est passée, car c'est un fier beau garçon !

— C'est toujours ben curieux, reprit l'aînée, qu'avant de l'connaître alle l'avait vu en rêve aussi clairement que j'vous vois

devant moé. Mélie Lantagne lui avait mis un miroir sous son oreiller et tel qu'alle l'a vue dans son songe, tel qu'i était habillé quand alle l'a rencontré à la corvée cheux son parrain l'automne dernier.

— Vous m'en mettrez un à soir, moé itou, demanda Luce dont les yeux noirs pétillaient de curiosité.

— I faut pas que tu le saves d'avance, car ça ne compte pas ; mé, queuque bon soir quand tu t'en doutras pas, on verra, dit aimablement la Phine qui intérieurement pensait au proverbe : un service en attire un autre.

La conversation lancée sur ce nouveau sujet prit une allure des plus animées. P'tit Bob et ses ensorcellements furent bien vite oubliés ; chacune raconta sa petite expérience, jusqu'à la bonne Sophie qui, ayant fini de pétrir la pâte, vint reprendre son rouet et joindre ses observations à ce gai babillage.

Au même instant on entendit frapper à la porte.

— Ouvrez, dit Sophie qui, pour tout l'or du monde, n'eût voulu se servir d'une formule plus hospitalière.

À la campagne, on vous racontera qu'une jeune femme se trouvant seule, le soir à la maison, il prit fantaisie au diable qui passait par là d'aller cogner à sa porte. La jeune femme, qui, naturellement, ignorait à quel visiteur étrange elle avait affaire, répondit : Entrez. Le diable profita de la permission, en abusa même, puisqu'il emporta avec lui l'âme de sa gentille hôtesse dans les régions infernales.

Depuis cette expérience néfaste, oncques on ne dit : Entrez, au hameau.

La sage précaution de Sophie fut, cette fois, tout à fait inutile, car, au lieu de sa majesté satanique, on vit apparaître sur le seuil la plus jolie frimousse de jeune fille qu'on puisse rêver : des yeux noirs, des lèvres rouges s'ouvrant sur deux rangées de dents bien blanches et un petit nez mutin, légèrement retroussé, qui ajoutait à l'ensemble un charme particulier.

La nouvelle venue fut saluée par de bruyantes exclamations de joie.

— Viens te dégreyer, Angèle, cria-t-on autour d'elle tandis que la Phine la débarrassait du fanal allumé qu'elle tenait à la main et que la petite Louise s'empressait de dénouer le châle entortillé autour de sa tête.

— J'ai pensé à venir faire un p'tit bout de veillée avec vous aut' pour jaser un brin, dit la jolie visiteuse.

— T'as ben faite, ma fille, t'as ben faite, interrompit Sophie amicalement, d'autant plusse que nous sommes pas mal seulettes ce soir. Jean est descendu au bord de l'eau avec les trois garçons et ils r'montront que d'main.

— On parlait de toé quand t'es arrivée, dit Luce, qui évidemment brûlait d'entrer en matière. C'est ben vré que tu t'maries ?

— Oui, avoua franchement Angèle en rougissant un peu, c'est pour les Jours Gras.

Il y eut un petit soupir d'envie dans le groupe des jeunes travailleuses et Angèle grandit en importance à leurs yeux.

— J'sus ben contente pour toé, ma fille, dit la mère Sophie avec bonté. Octave Guérette est un honnête garçon et capable de

faire vivre une femme.

— Oui, répliqua Angèle, et vous savez que depuis que ma défunte mère est morte et que papa s'est r'marié, je m'sens pas cheux nous comme avant. Ma belle-mère m'fait pas d'méchant temps, mé on marche toujours de travers sur un plancher qui nous appartient point…

— Pauvre petite ! dit Sophie, mé laisse faire, va, continua-t-elle d'un ton encourageant, Octave va te rendre ben heureuse et tu r'gretteras rien avec lui.

— C'est-y vré, Angèle, que t'as vu ton cavalier en rêve ? interrogea Luce qui, pour des raisons particulières, tenait à être informée des moindres détails.

— C'est vré, affirma sérieusement Angèle, j'lai vu comme j'vous vois, et, en me réveillant, j'me suis dit : j'en aurai jamais d'autre que lui. C'est Mélie qui m'avait, sans que je m'en doute, mis un miroir enveloppé d'un mouchoir de soie attaché par deux épingles en croix. Alle m'avait fait ça pour m'jouer un tour ; ça n'impose pas que j'ai rêvé qu'Octave entrait dans la cuisine et qu'i allait ajuster l'noeud de sa cravate dans l'miroir accroché à son clou. Ça c'est arrivé comme j'vous l'dis…

— J'te crée, ma fille, interrompit Sophie, moi aussi j'avons vu mon homme ben avant qu'il m'fasse la cour. Ma cousine qui restait cheux mon père, m'avait manigancé une manière de petite échelle à trois barreaux, parce qu'i faut que les barreaux soient en nombre impair, qu'alle avait mise sous mon oreiller et dans la nuit, alle m'entendit crier tout haut aussi clairement que j'vous parle à soir : « Jean, prends garde de tomber. » « Y va s'appeler Jean, » qu'a m'dit en riant et, comme de fait, un mois après, on

mettait l'premier ban à l'église avec Jean, mon mari. Mé, ça tourne pas toujours aussi ben pour tout l'monde, car, ma cousine qui a couché la tête sur un miroir a vu passer dans son rêve un long cercueil recouvert d'un drap blanc. C'était celui qui y était destiné, j'suppose, qui était mort avant son temps, car alle s'est jamais mariée. Et vous savez que les vieux garçons et les vieilles filles sont des veufs et des veuves dont les maris ou les femmes sont morts avant le mariage.

— Moé, j'ai-t-essayé la galette salée, avoua Luce. On prend une cuillerée de farine avec une cuillerée de sel qu'on détrempe avec une cuillerée d'eau ; on fait cuire ça au coin de l'âtre et on la mange avant de s'coucher ; not' cavalier vient en songe nous offrir un verre d'eau pour étancher not' soif... Ah ! que c'est mauvais ! fit-elle avec une grimace, jamais je n'recommencerai.

— Et qu'as-tu vu ?

— J'ai rien vu parce j'ai pas pu m'empêcher de boire avant de dormir.

— Dis plutôt que t'es trop bavarde, reprit la petite Louise. Tu sais qu'i faut faire c'te galette et la manger sans dire un mot et c'est plus fort que toé.

Tout le monde se mit à rire, et, comme il y avait beaucoup de vérité dans ce témoignage porté contre sa discrétion, Luce n'osa pas trop se récrier.

— C'est trop difficile aussi, ça, j'voudrais essayer autre chose.

— Compte les étoiles, suggéra Angèle, on en compte neuf pendant neuf soirs de suite et, le premier homme à qui on donne la main après la neuvième soirée portera l'nom de ton futur.

— C'est ça, c'est ça, s'écria Luce en battant des mains avec enthousiasme, voilà quelque chose de facile au moins.

— Pas tant que tu crois, car ben souvent le temps est couvert l'soir et y a pas d'étoiles…

— J'ai-t-entendu parler d'une pomme qu'on coupait en neuf morceaux et qu'on mangeait à la noirceur, toute seule dans sa chambre. Après le neuvième morceau, on voyait la figure de son cavalier dans l'miroir.

— J'ai ben trop peur pour faire ça, répondit Luce qui frissonnait d'épouvante en y songeant ; d'autant plus que quand on s'regarde dans un miroir le soir, on peut voir l'méchant esprit.

— C'est pas toé qui s'rait assez brave pour aller sur l'coup de minuit tourner le crible dans la grange, ou ben qui irait tirer deux sicaux d'eau à reculons à la fontaine, le premier soir de la lune, pour voir ensuite dans l'eau l'portrait de ton cavalier.

— Dans ma jeunesse, dit Sophie, j'en ai connue-t-une qui a fait ça, mais les cheveux lui sont venus tout blancs par les choses effrayantes qu'elle avait vues et qu'on n'a jamais pu savoir ; à chaque fois qu'on en parlait devant elle, les dents lui claquaient dans la bouche comme des éclats de bois d'four.

La conversation roula longtemps sur ce sujet qui est un des thèmes favoris durant les longues réunions d'hiver.

Ou bien, lorsqu'on passe la nuit sous un toit étranger pour la première fois, on compte les « ouvertures » – les portes et les fenêtres, – et c'est encore un autre moyen d'interroger le destin.

Personne ne songe à émettre un doute sur la réussite.

À la campagne on croit à tout cela et à plus encore : aux loups-garous, aux farfadets, aux chasse-galeries, aux lutins qui tressent la crinière des chevaux pendant la nuit et les montent ensuite pour des courses furibondes. Et il ne manque jamais de témoins oculaires pour certifier de l'authenticité de ces faits.

Ils sont de bonne foi, ayant été aidés par un hasard, une circonstance fortuite qui a jeté les bases d'une de ces histoires où une imagination facilement surexcitée a libre cours pour les créations les plus fantastiques qu'on puisse imaginer.

Rien n'intéresse plus nos paisibles cultivateurs que le récit de ces aventures surnaturelles, et souvent on ne se rassemble que pour avoir le plaisir d'entendre raconter les détails invraisemblables de ces scènes effrayantes, jamais contredites, qu'on écoute avec le respect des Mahométans assistant à la lecture du Coran.

Et quand la Phine dit à la mère Sophie :

— M'man, raconte-nous donc des peurs, sa proposition fut accueillie avec transport.

Le rouet fut installé dans son coin pour la nuit : on cessa de travailler pour se rapprocher davantage de Sophie, qui tira de son répertoire des histoires de sorciers et de revenants à faire dresser les cheveux sur la tête.

La frayeur du petit auditoire devint si grande qu'on n'osait plus retourner la tête et les poitrines oppressées avaient peine à respirer. Mais ces récits avaient sur les esprits une fascination telle qu'on n'eût voulu les abréger du plus insignifiant détail.

Ce genre d'émotions est très goûté et fort apprécié, aussi la réputation de « beau conteur » est-elle fort enviable.

Il ne faut donc pas s'étonner si, la veillée terminée, Angèle accepta avec empressement l'invitation de la mère Sophie de passer la nuit sous son toit.

La porte fut soigneusement verrouillée et barricadée ; on regarda sous tous les lits pour constater que personne ne s'y tenait caché.

Puis on fit très dévotement la prière en commun, et chacune aspergea copieusement sa couche d'eau bénite pour chasser les mauvais esprits et les cauchemars.

Bientôt la petite lampe, qu'on n'avait pas osé éteindre, veilla seule dans la maison endormie.

q

Chapitre 14 Jeanne Sauriol

L'amour de la patrie doit être un sentiment supérieur à tous les autres puisqu'il fait naître des dévouements si admirables, des actes d'héroïsme si sublimes.
Aussi longtemps que la flamme patriotique brille, forte et pure, dans le coeur de ses enfants, jamais un pays ne connaît la décadence. L'histoire ancienne est là pour attester la gloire et la puissance des Romains et des Grecs, tant que chez eux le patriotisme prima, seul, toutes les autres ambitions.

Puisse cette flamme briller longtemps parmi nous, comme aux jours des luttes épiques, des sanglantes épopées, où elle éclaira les dévouements sans nombre de nos héros et de nos vaillantes femmes canadiennes. Car, elles aussi ont payé à la terre natale le tribut des sacrifices. Disons-le à la gloire du sexe féminin : il n'y a pas un peuple, pas un pays au monde que ce sexe n'ait illustré par ses nobles actions et sa véritable vaillance.

Avec quel orgueil ne lisons-nous pas, dans les pages de notre histoire, les noms de femmes qui brillent au premier rang, parmi ceux mêmes qui, les armes à la main, défendirent courageusement le sol canadien.

Nous y voyons de faibles femmes, – les de Verchères, les de la Tour, les Duclos, – transformées soudain en de magnanimes guerrières.

Nous y voyons encore les respectables Marie Guyart, Marguerite Bourgeois, Jeanne Mance se dévouer avec un zèle et une charité infatigables à l'instruction de cette génération naissante sur qui reposent tout l'espoir et l'avenir de la colonie.

D'aucuns ont leur héros et leur héroïne de prédilection.

Les uns exaltent les hauts faits et les actions d'éclat de leur personnage favori : ceux-ci préfèrent, aux couronnes de laurier, l'apothéose que décernent les sciences et les arts ; mais ne devrait-on pas préférer à ces gloires immortelles, le dévouement obscur, ignoré, ce martyre du coeur qui ne connaît pas l'encens des honneurs, les enivrements du triomphe ?

Celui-là ne s'inscrit pas en lettres d'or au frontispice de nos monuments ; humble et cachée, l'âme qui en est possédée, pour-

suit dans l'ombre sa mission douloureuse, s'oubliant elle-même, pour le devoir et la patrie, sans jamais attendre de récompense.

Parfois, hélas ! ce renoncement sublime, dont quelques femmes nous ont laissé de si beaux exemples, n'a pas été utile à la patrie. Mais lors même qu'il eût été stérile en certains cas, ou qu'il eût été invariablement infécond, quel pays ne serait fier d'avoir donné le jour à des femmes susceptibles de pareille abnégation ?

Parmi les souvenirs qu'évoque cette phalange de femmes fortes et généreuses, se dresse une figure sympathique dont l'émouvante légende doit survivre à l'oubli des siècles :

Celle de Jeanne Sauriol, la noble et pure jeune fille qui, ne pouvant ni verser son sang, ni dépenser ses forces pour sa patrie bien-aimée, lui a du moins immolé quelque chose d'elle-même en lui sacrifiant son coeur.

Le Canada était depuis quelque temps déjà, passé sous le joug de l'Angleterre ; les deux nations en paix cherchaient à oublier les querelles et les haines d'autrefois. Un échange d'aménités et de bons offices se faisait entre ces deux peuples, naguère si hostiles l'un à l'autre et dans la fréquence de ces cordiaux rapports, un jeune officier, appartenant à la fine fleur de la chevalerie anglaise, se sentit vaincu dans un pays où il était entré en vainqueur.

Ne pouvant résister au penchant de son coeur, il déposa sa fortune et son nom aux pieds de celle qui, pour le combattre, n'avait d'autres armes que le charme de son sourire et l'éclat troublant de son grand oeil brun.

« L'amour impose à qui est aimé d'aimer en retour, » a dit Dante.

Jeanne bientôt avait distingué parmi cette foule empressée autour d'elle, cet admirateur discret dont le souvenir hantait ses rêves et agitait dans son âme de si douces émotions.

Ils étaient faits l'un pour l'autre : la droiture de son caractère, sa mâle énergie, la noblesse de ses sentiments répondaient aux aspirations de Jeanne. Il était comme la personnification de cet idéal que toute jeune fille cherche sur la terre.

Et quand, à son tour, l'élégant officier, entièrement subjugué, s'interrogeait, rien n'égalait pour lui l'élévation d'esprit, les vertus aimables qui caractérisaient l'élue de son choix.

Un jour pourtant, Jeanne s'éveilla brusquement du songe d'amour qui la berçait si délicieusement. Ce fut à l'heure, où, dilemme horrible, elle crut avoir à choisir entre cette affection qui illuminait sa vie, et la voix plus dure du devoir qui lui criait l'holocauste.

Quoi ! disait cette voix, elle, la fille de tous ces preux qui avaient donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour conserver cette France nouvelle au drapeau fleurdelisé ; elle, la fière descendante de Jean Sauriol, qui n'avait jamais courbé le front sous la domination étrangère, qui, le mousquet au bras, bravement attaquait l'Anglais au passage, pactiserait avec cette race détestée ? s'allierait au vainqueur de son peuple ? Non, elle ne le devait pas.

Et résolument, au prix d'un martyre de tous les jours, d'une torture de tous les instants, Jeanne ferma les yeux à cet avenir

heureux qui s'offrait devant elle et sacrifia sa jeunesse, son bonheur, les tendresses de la fiancée, les joies de l'épousée, pour demeurer fidèle à ce sentiment généreux que Dieu mit au coeur de ses enfants : l'amour de la patrie.

Quand on a vingt ans, que la vie s'ouvre riante et pleine de promesses ; quand une affection forte et sincère vient augmenter le charme de ce qui nous entoure, donner au soleil plus de chaleur, aux fleurs plus de parfum et de coloris, que de déchirements et de luttes il en coûte alors pour dire un éternel adieu à ce que l'on aime.

Ces deux âmes parties du ciel en même temps, s'étaient perdues dans l'immensité des espaces, quand des événements que nul ici-bas ne saurait prévoir, faisant disparaître des distances infranchissables, les remirent en présence l'une de l'autre. Attirées bientôt par le lien magnétique qui les avait toujours unies, rien désormais ne devait plus les désunir.

Une âme a rencontré une autre âme et leur union mystique est le gage de la félicité future.

Ce qu'il faut alors d'abnégation, de courage, d'héroïsme pour s'arracher ainsi aux plus séduisantes perspectives, pour repousser loin de ses lèvres altérées la coupe enchanteresse du bonheur, quelle plume saurait l'exprimer dignement !...

Que celles qui ont aimé se souviennent.

Ah ! notre histoire contient des traits éclatants de courage, de vertu et de vaillance, pourquoi ne pas ajouter à ses pages glorieuses la touchante élégie de Jeanne Sauriol ?

q

Chapitre 15 Au pays des montagnes

Le bateau venait de stopper devant Tadoussac.
Un vrai petit nid de verdure accroché aux flancs d'une montagne et rendu presque célèbre par son caractère d'ancienneté.
La petite église, construite par les premiers missionnaires Jésuites qui évangélisèrent cette partie du pays, il y a plus de deux cents ans, au berceau même de la colonie française, se voit encore, adossée à un rocher, suspendue au-dessus de l'abîme comme un nid d'aiglons au-dessus d'un précipice, conservée encore, malgré les formidables tempêtes d'hiver, malgré les vents déchaînés qui s'échappent de l'antre caverneux formé par la rivière Saguenay.

Les passagers reçurent avis que le bateau resterait une heure au quai et la plupart, profitant de ce délai, se hâtèrent de monter en calèche pour aller visiter les antiquités du pays, surtout celles contenues dans la petite chapelle et que l'on entretient avec un soin jaloux : les vieux chandeliers aux armes de France, les ornements d'église brodés par des mains de reines et de princesses, et toutes ces vieilles reliques, souvenirs de celles qui ont passé dans la vie, laissant de toutes les splendeurs, de toutes leurs fêtes, ces frêles dentelles, ces tissus légers que brodèrent leur aiguille en une heure de caprice.

Quelques passagers ne descendirent pas à terre, enviant peu sans doute cette ascension continuelle d'une heure, faite en des chemins tortueux et dans de méchantes voitures.

Parmi ces derniers, une jeune fille, accoudée sur le bord de la dunette, regardait avec étonnement ce panorama presque terrifiant dans sa sauvagerie et qu'elle voyait pour la première fois.

On eut dit qu'un épouvantable cataclysme avait, dès sa création, bouleversé cette partie du monde, qu'une convulsion épouvantable avait creusé le lit de la rivière dont les vagues bouillonnantes grondaient toujours entre ces masses granitiques qui la bordaient de chaque côté, entassées les unes sur les autres à des hauteurs incalculables.

Et ces rochers énormes montent dans les airs, altiers et fiers, pleins d'une majesté indescriptible et de dédain pour les faibles mortels qui passent si petits à leurs pieds.

Oui, c'est là vraiment la grande nature vierge, restée sauvage, inconquise et toujours grandiose. Son aspect, terrible et sublime tout à la fois, fascine, subjugue comme les mystères de l'infini que l'oeil ne se rassasie jamais de contempler.

Par endroits cependant, une riche et luxuriante végétation couvre le versant de ces monts. La verdeur éclatante des sapins, des mélèzes, des bouleaux tranchant sur le blanc cru, prête un charme de plus à ce pittoresque paysage et semble animer comme d'un sourire sa physionomie hautaine et prétentieuse.

La jeune fille regardait toujours, songeant à la longueur des hivers dans ces terribles solitudes, alors que, loin de toute communication avec un centre civilisé, l'homme y vit seul, livré à ses propres ressources, perdu dans d'immenses steppes de neige.

Et par un contraste frappant, elle vit tout à coup surgir dans son esprit le tableau riant des fêtes d'hiver à la ville : le bruit joyeux des clochettes sur les chevaux superbement harnachés, les équipages somptueux, la foule qui passe donnant aux rues un aspect si vif et si animé…

Puis, le soir, quand tout s'allume, les réunions splendides, les grands salons, les fraîches toilettes, les blanches épaules valsant aux bras des élégants cavaliers, le rythme entraînant d'une délicieuse musique, le parfum indécis et doux flottant dans l'atmosphère des luxueux appartements…

Ici, ce serait de longs jours à regarder le même ciel implacable, les interminables soirées au coin du feu à écouter les rafales du vent qui gémit et pleure dans l'escarpement des falaises…

L'élégante citadine, en y songeant, sentit un frisson effleurer sa chair délicate.

Un bruit léger éveilla son attention et lui fit remarquer une femme toute jeune encore, regardant, elle aussi, le paysage avec un regard où une curiosité ardente se mêlait à un peu de frayeur.

Ses vêtements, tout en indiquant l'aisance, décelaient son humble condition. Mais sa toilette blanche, son petit chapeau garni de rubans de même nuance révélèrent à la jeune citadine, habituée aux usages de la campagne, qu'elle se trouvait en présence d'une jeune mariée.

Cependant l'époux n'était visible nulle part et, un peu surprise, la jeune fille demanda :

— Qu'avez-vous fait de votre mari ?

Sans paraître étonnée de cette brusque interrogation, ni de cette figure étrangère qui l'interpellait ainsi sans plus de façon, la jeune femme tourna vers son interlocutrice un doux et intéressant visage, et répondit qu'il était allé retenir les services d'un charretier qui devait les transporter tous les deux, avec leurs effets, à leur destination.

Son accent et sa gentille figure éveillèrent dans l'âme de son interlocutrice la plus vive sympathie. Elle voulut savoir les détails de l'idylle rustique qu'elle soupçonnait dans la vie de cette modeste héroïne.

Sans se faire prier, Justine Lozier raconta sa naïve et simple histoire.

Elle avait vu le jour aux Bois-Francs, où elle avait toujours vécu au milieu de sa famille, de ses amis, de tous ceux qui, jusqu'à ce jour, avaient fait partie de sa vie et qu'elle venait de laisser pour la première fois.

Antoine Chabal, son mari, était aussi du même endroit. Il avait été son compagnon d'enfance, s'était assis avec elle sur les mêmes bancs d'école, avait fait le même jour la première communion, avait grandi à ses côtés, la considérant déjà par un accord plutôt tacite qu'exprimé comme sa promise.

Mais le père d'Antoine n'était pas riche. L'amoureux de Justine était le cinquième garçon d'une nombreuse famille dont les parts étaient bien petites, et les parents de la jeune villageoise ne regardaient pas d'un bon oeil ce mince parti qui s'offrait pour leur fille.

Déjà les jeunes gars des Bois-Francs affluaient, le dimanche, chez Justine qui commençait à redouter que son père ne lui imposât un jour sa volonté et ne lui fit épouser le plus riche d'entre eux.

Et le pauvre Antoine donc ! qui voyait sa bonne amie si entourée et qui n'osait approcher, ah ! comme il se sentait malheureux !

Sur ces entrefaites, il reçut la nouvelle qu'un de ses oncles, veuf et sans enfants, qui était allé se fixer sur la côte nord, venait de mourir et lui avait légué, parce qu'il était son filleul, une terre encore à peine défrichée.

L'héritage était mince sans doute mais si chétif qu'il fût c'était mieux encore que d'entrer en service chez les autres fermiers, ou d'être obligé d'aller dans les chantiers.

Antoine accepta le legs du parrain et, la mort dans l'âme, il se demanda si Justine consentirait à le suivre dans ce coin du pays si pauvre, si sauvage, si loin des siens.

Elle, la choyée de la maison, fêtée, accueillie dans toutes les veillées ; elle, dont les riches prétendants se disputaient la main, pourrait-elle sacrifier sa jeunesse et partager les misères et les rudes travaux d'un défricheur ?

Il cherchait mille prétextes pour la voir ou s'approcher d'elle, sans oser lui déclarer son amour.

De son côté, ce départ remplissait d'une indicible tristesse l'âme aimante et bonne de la jeune fille, et souvent, durant le jour, elle montait à sa chambrette pour pleurer en secret à l'idée de cette séparation prochaine.

Qui prendrait soin de lui là-bas ? qui le soignerait s'il venait à tomber malade ? car les voisins étaient à plusieurs milles de sa future habitation ; qui l'accueillerait le soir, au seuil de sa maison ? quand il reviendrait fatigué, découragé peut-être, après ses pénibles labeurs de la journée.

Puis, elle n'ignorait pas combien les communications étaient difficiles ; l'hiver surtout, la distance et l'impraticabilité des che-

mins rendait impossible tout voisinage.

Elle était la favorite du père et ne désespérait pas, à force de câlineries, de vaincre l'antipathie de celui-ci pour ce mariage et de lui arracher son consentement, mais Antoine qui ne parlait pas !

Déjà on était à la veille du départ.

Elle songeait à toutes ces choses à la brunante, en revenant de l'église, après l'Angélus du soir, où elle était allée réciter une fervente prière pour le cher voyageur…

Sur la grand'route, une ombre se dressa soudain à côté d'elle.

C'était Antoine qui la guettait au passage pour lui faire ses adieux sans témoins, bien résolu cependant, dans la générosité de son coeur, à ne pas lui demander de laisser la vie douce et relativement aisée qu'elle menait chez son père pour partager l'existence de sacrifices qui l'attendait dans ces régions éloignées.

Il voulait seulement emporter avec lui une tresse de ses cheveux pour les baiser bien des fois et y trouver la force et le courage de supporter son ennui.

Elle refusa net. Antoine allait s'éloigner, à moitié fou par la souffrance que lui causait son refus, quand elle le rappela en lui disant…….. Arrivée à cet endroit dans son récit, Justine rougit très fort et ajouta :

— Vous allez me trouver ben affrontée, mais i était si triste, si malheureux que j'avons pas pu m'empêcher de lui crier :

Faut tout prendre, mes cheveux et moé avec……

Antoine ne partit pas le lendemain, et quand il se mit en route quelques jours plus tard, il n'était pas seul. Il s'embarquait avec sa petite femme qu'il venait d'épouser, heureux et fier comme un prince à qui on vient d'accorder un royaume.

Ils touchaient presque au terme de leur voyage, car le petit village de Tadoussac n'était pas le lieu de leur destination.

Il fallait maintenant prendre la voiture et gravir un chemin tout étroit, pratiqué à travers les montagnes, avant d'atteindre les Bergeronnes, qu'on apercevait dans le lointain comme le point le plus désolé et le plus aride de cet horizon.

— Comment, s'écria la jeune citadine stupéfiée, c'est dans ce désert que vous allez vous enterrer toute vivante ? Ne regretterez-vous pas les douceurs de la maison paternelle, votre frais et pimpant village, les joyeuses veillées et le bon voisinage de vos amis des Bois-Francs.

— Non, répondit résolument la jeune femme, et une pure et sainte flamme brillait dans ses yeux gris et les illuminait d'un vif éclat.

Car, continua-t-elle, doucement, on fait tout pour son homme.....

q

Chapitre 16 Les Fleurs-de-Mai

Non, vous ne connaissez pas les jolies Fleurs-de-Mai, plus belles, plus tendres que les brillantes productions des pays du soleil ;

vous n'avez pas respiré leur parfum enivrant qui monte dans les airs, pénétrant comme l'encens du thuriféraire… Non, vous ne connaissez pas mes jolies Fleurs-de-Mai !

Fleurs suaves, blanches et roses dans leurs vertes parures ; si mignonnes, si frêles qu'on croirait, au plus léger souffle de l'haleine, voir leurs pétales s'envoler dans les airs, mes jolies Fleurs-de-Mai !

L'enfant vous tresse en couronne et l'offre à sa mère non moins tendre que vous… Messagères des affections vraies, vous allez dire aux amis qu'on se souvient d'eux sur la terre étrangère… Les amoureux, en vous cueillant, joignent les mains sous la verdure, et les doigts et les fleurs se confondent en une même étreinte… Fleurs d'amour, fleurs de mystère, mes jolies Fleurs-de-Mai !

Gracieux emblèmes, chastes floraisons, écloses sous des baisers de vierges, qui vous fit naître en ces lieux ? Dites, n'y a-t-il pas d'autre ciel aussi bleu, aussi pur que le vôtre ? mes jolies Fleurs-de-Mai !

Mais vous aimez vos forêts, vos ombrages, les grandes voix de l'océan… Que ne puis-je toujours rester près de vous, mes jolies Fleurs-de-Mai !

Qui n'aimerait ce séjour enchanteur, ces beautés incomparables qui élèvent l'âme jusqu'à l'infini. En contemplant ces merveilleuses splendeurs, l'âme agitée soudain retrouve la sérénité, le calme, le repos des jours alcyoniens… Mollement bercées par la brise caressante, au doux bruit du flot murmurant, souriez aux anges, mes jolies Fleurs-de-Mai !

Que les cieux vous envoient leur bienfaisante rosée, l'astre du jour ses plus chauds rayons… Vous qui faites rêver des beautés célestes, que Dieu vous protège, mes jolies Fleurs-de-Mai !

Ah ! qu'il fait bon vivre auprès de vous ! Est-il toujours heureux celui qui vous contemple ? mes jolies Fleurs-de-Mai !

. . . . . .

..

Soyez bénies, ô mes tendres fleurettes ! Vous avez parlé à mon coeur un langage de foi, d'amour et d'espérance ; et quand mes yeux fermés à la lumière ne pourront plus vous voir, réjouissez encore l'ombre de mon âme envolée : fleurissez sur ma tombe, mes jolies Fleurs-de-Mai !

Les Fleurs-de-Mai (May Flowers) sont particulières à la Nouvelle-Écosse et ne se rencontrent guère que dans cette province.

q

Chapitre 17 Comme aime une femme

Dans les cieux, les anges pinçaient les cordes de leurs harpes dont les sons mélodieux montaient, comme des flots d'ambroisie, jusqu'aux pavillons du Très-Haut.
Mais la harpe de Séralim avait, entre toutes, les mélodies les plus douces ; et l'on entendit soudain la voix de l'Être Invisible qui disait :

— Demande-moi une faveur pour tout l'amour qui brûle dans tes chants, et je te l'accorderai.

Et Séralim répondit :

— Il y a en cet endroit, que les hommes appellent Purgatoire et qui est, en effet, le portique douloureux du ciel, des âmes qui vous adorent tout en subissant le juste châtiment de leurs fautes ; permettez-moi de les visiter quelquefois et d'adoucir leur douleur par les hymnes qui vous sont consacrés.

— Ta prière est exaucée, dit l'Éternel. Va ! qu'il soit fait selon ton désir.

L'ange, déployant ses ailes, s'envola vers ces plaines, séjour des tristesses, et, passant les portes de cristal, fit vibrer les cordes de sa lyre. Alors, comme par enchantement, les démons cessèrent de tourmenter et les victimes de gémir. Seule, une voix de femme, plaintive, inconsciente des douces harmonies du chanteur céleste, continuait à jeter dans l'air sa note stridente :

— Ô ! Adenheim ! Adenheim ! ne pleure pas sur ceux qui ne sont plus !

Séralim fut touché de ces plaintes. Il s'approcha du lieu d'où venait la voix et vit l'esprit d'une belle jeune fille, enchaîné à un rocher, tandis qu'à ses pieds les démons s'étendaient paresseusement.

Séralim dit aux démons :

— Sont-ce les accords de ma harpe qui vous invitent ainsi au repos ?

Ils répondirent :

— Sa sollicitude pour un autre lui est plus amère encore que tous nos tourments ; c'est pourquoi nous restons oisifs.

À ce moment, l'ange s'approchant de l'esprit, lui dit :

— Fut-il jamais possible d'être assez malheureuse pour repousser la sympathie sincère ? Ô ! fille de la terre ! d'où vient que tes gémissements s'élèvent si plaintifs ? et pourquoi les sons de ma harpe n'ont-ils pas d'harmonie pour toi ?

— Ô ! radieux inconnu, répondit la pauvre âme, tu t'adresses à qui préférait sur la terre la créature de Dieu à Dieu lui-même ; de là, une juste condamnation. Maintenant, mon pauvre Adenheim se désole sans cesse à mon souvenir, et la pensée de sa douleur m'est plus intolérable, à moi, que tous les tourments des démons.

— Et comment sais-tu qu'il te pleure ? demanda l'ange.

— Parce que je sais avec quelle douleur poignante, je l'aurais pleuré moi-même, répliqua simplement l'esprit.

La nature divine de l'ange fut touchée, car l'amour est inné chez les fils du Ciel.

— Comment, reprit-il, pourrais-je te secourir ?

L'esprit s'agita comme transporté et levant ses bras vaporeux, il s'écria :

— Oh ! donne-moi, donne-moi le pouvoir de retourner sur la terre, ne fût-ce qu'une heure, afin que je puisse aller voir mon Adenheim, et que, dissimulant mes souffrances, je puisse soulager les siennes.

— Hélas ! repartit l'ange en détournant les yeux, – car les anges ne peuvent pleurer en présence d'un mortel, – je pourrais en effet t'accorder cette faveur, mais tu ne connais pas sans doute la peine qui y est attachée. Les âmes du Purgatoire peuvent, par exception, visiter la terre, mais bien lourde est la sentence qui les attend au retour : pour une seule heure là-bas, il te faudra ajouter mille autres années encore aux tortures de ta détention en ces lieux.

— Est-ce là tout ? s'écria l'esprit. Volontiers, alors braverai-je la condamnation. Ah ! on n'aime pas au ciel, ô céleste visiteur ! car, tu saurais qu'une seule heure avec celui qu'on aime vaut des siècles de supplices. Laisse-moi consoler mon Adenheim, au prix de n'importe quel tourment.

L'ange, levant les yeux, aperçut dans les régions lointaines les rayons émanant de l'œil de Jéhovah et entendit la voix de l'Éternel qui l'invitait à la pitié. Il reporta ensuite son regard sur l'esprit dont les bras tendus vers lui l'imploraient encore.

L'ange prononça des paroles qui ouvrirent les barrières de l'abîme et l'esprit rentra dans le monde des humains.

. . . . . .

.

Il était nuit dans le manoir du seigneur Adenheim. Longs et bruyants étaient les rires et les propos joyeux que renvoyaient les échos de la salle de banquet. Le maître du château, le noble et puissant seigneur Adenheim, présidait à une table éblouissante ; à sa droite, une belle et jeune dame était assise et souvent le

maître de céans penchait sa tête près d'elle pour lui murmurer les plus tendres propos.

— Mais comment, disait la dame de Falkenberg, comment puis-je croire à vos douces paroles ? N'avez-vous pas déjà fait les mêmes serments et juré le même amour à Irène, la blonde fille de Laden ? Trois mois seulement ont passé sur sa tombe…

— Par la Vierge, répartit le jeune seigneur Adenheim, vous êtes injuste envers votre beauté. Quoi ! j'aurais aimé, moi, la fille de Laden ! Quelques paroles flatteuses, quelques sourires passagers, voilà tout l'amour qu'Adenheim a jamais porté à Irène. Est-ce ma faute si la pauvre fille interprétait mal les actes de la courtoisie la plus ordinaire ? Non, ma bien-aimée ! il est tout plein de toi ce cœur que je t'offre.

— N'as-tu pas, dit la dame de Falkenberg, laissant le bras d'Adenheim entourer sa taille svelte, n'as-tu pas pleuré sa mort ?

— J'ai pu la regretter l'espace d'une semaine, mais, dans tes yeux si beaux, j'ai bientôt trouvé l'oubli et la meilleure consolation.

À ce moment, le seigneur Adenheim crut entendre un soupir profond derrière lui, il se détourna et ne vit rien qu'un léger brouillard s'évanouissant dans l'air.

. . . . . .

.

— Tu n'as donc pas pu rester une heure avec ton amant, dit Séralim alors que l'esprit de l'amante revenait au purgatoire.

— Commandez aux démons de recommencer leurs supplices, fut la réponse d'Irène.

— Était-ce donc pour si peu que tu as voulu ajouter mille années à ton sort malheureux ?

— Hélas ! dit la pauvre enfant, après les tourments que je viens d'endurer sur la terre, il me semble qu'il n'y a plus rien de terrible à demeurer dix fois cent ans de plus au purgatoire.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/barry_robertine_-_fleurs_champetres/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.